L'AUTOMNE 2017

QUESTIONS DE PATRIMOINE

Patrimoine immatériel

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Journée de l'agriculture urbaine de Building Roots au domaine Ashbridge, septembre 2017

Ce numéro de la revue Questions de patrimoine, publié en français et en anglais, est tire au total à 17,000 exemplaires. Les archives des numéros antérieurs sont disponibles sur notre site Web à l'adresse suivante : heritagetrust.on.ca/qp.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la :
Fiducie du patrimoine ontarien
10, rue Adelaide Est, Bureau 302
Toronto (Ontairo) M5C 1J3
Téléphone : 416 325-5032
Courriel : marketing@heritagetrust.on.ca
Site Web: heritagetrust.on.ca

© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2017
© Fiducie du patrimoine ontarien, 2017
Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2017, sauf indication contraire.

Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture, et du Sport de l'Ontario.

Concepteur graphique: fuelcontent, Toronto

Comité de redaction : Beth Hanna, Sean Fraser, Paul Dempsey, Wayne Kelly, Katherine Low, Gordon Pim, Kimberly Murphy, Sam Wesley, Dawson Bridger, Michael Dorcas et Kate Venpin.

Vous souhaitez en savoir davantage sur la Fiducie du patrimoine ontarien? Inscrivez-vous à notre liste d'envoi à heritagetrust.on.ca

@Fiduciedupatrimoineontarien

@patrimoineON

@ONheritage

Couverture :
Living Room, (Salle de séjour), par Amanda McCavour
2010-2011, 3x3x3 m, broderie de fils/machine
Photographe : Agata Piskunowicz
Produit avec le soutien du Conseil des arts de l'Ontario

Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Also available in English.

Numéro de l'accord de publication 1738690
SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)
ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)
09/17

Sauf indication contraire, les textes que contient ce numéro apparaissent tels qu'ils ont été soumis par les auteurs. Les vues et opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement celles de la Fiducie du patrimoine ontarien ou du gouvernement de l'Ontario.

Ontario

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

ONTARIO 150

Contentu

2 Introduction

Patrimoine immatériel – comprendre les rythmes de la vie par Beth Hanna

8 Réflexions sur les langues

Introduction : Le patrimoine linguistique de l'Ontario par Elaine Gold

La soif d'apprendre par France Picotte

Toujours bien vivants et bien parlants par Taylor Gibson

Le français, ça s'apprend, mais l'anglais, ça s'attrape par Joanne Gervais

Ce que les aînés m'ont appris par Brian Waabishki-makwa McInnes

16 Savoir-faire et métiers

Un point à temps par Amanda McCavour

Savoir-faire en maçonnerie traditionnelle : où est la relève? par Donovan Pauly

Là où est né le Mouvement pour une journée de travail de neuf heures par Allison Ward

Sculpter le passé par Andreas Drenters

Préservons les métiers, et le patrimoine bâti suivra par Andrew Pamenter et Christopher Hahn

24 Aliments et boissons

Le secret est dans la pizza par Erin Semande

Sur les traces des premières brasseries torontoises par Jordan St. John

La soupe qui réchauffe : un restaurant de 105 ans conserve le patrimoine culinaire juif à Toronto par Jennifer Goldberg

29 Raconter des histoires

La pérennité de la culture franco-ontarienne par Glen O'Farrell

Expressions poétiques par Nadine Williams

L'art de conter par Dan Yashinsky

Sur la route avec MonOntario par David Leonard and Olivia Wallace

38 Arts de la scène

Portrait de famille par Ariko

Pour continuer de faire rire l'Ontario par Aurora Brown and Jennifer Whalen

42 L'univers numérique

L'immatérialité de nos univers numériques par Katerina Cizek

Pour un patrimoine vivant par Michael Pereira

46 Un savoir traditionnel

L'écho de l'argile – créativité et patrimoine vivant par Rick Hill

Retour à la ferme par Grayden Laing

Sandokwa exécutant la danse de l'amitié huronne-wendat à l'occasion d'un événement commémorant l'héritage de Champlain, juin 2016.

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Patrimoine immatériel – comprendre les rythmes de la vie

Par Beth Hanna

Les paysages et les immeubles, les œuvres d'art, les sculptures et les objets créés par les humains au fil des millénaires, voilà notre patrimoine culturel, qui se laisse appréhender facilement. Nous pouvons voir ces œuvres, évaluer à quelle époque elles ont été créées, les mesurer et les toucher. Le patrimoine immatériel est plus abstrait. Il est évanescent et difficile à saisir; il est plus facile de passer à côté parce qu'il fait partie de la trame de nos vies de tous les jours. Tout comme la culture elle-même, ce patrimoine ne vit qu'en nous et il évolue selon l'interprétation de chaque génération. Et lorsqu'il s'entremêle avec le patrimoine d'autres cultures, une expression naît – typiquement ontarienne. Même s'il en devient ainsi vivant et dynamique, il est par nature vulnérable – il est plus fragile, plus difficile à cerner et à protéger.

L'UNESCO définit ainsi le patrimoine immatériel : « Les traditions ou les expressions vivantes héritées de nos ancêtres et transmises à nos descendants, comme les traditions orales, les arts du spectacle, les pratiques sociales, rituels et événements festifs, les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ou les connaissances et le savoir-faire nécessaires à l'artisanat traditionnel. » L'importance de ce patrimoine repose sur la capacité de transmettre les connaissances et l'information à l'intérieur de ce groupe identitaire et entre cultures. Est-ce que les traditions de notre histoire orale ou nos histoires communautaires sont noyées par la culture populaire ou la culture dominante? Ou plutôt, ces multiples et diverses traditions et histoires façonnent-elles et éclairent-elles la culture populaire? Comment pouvons-nous les protéger?

En y réfléchissant…

Avez-vous déjà fait l'expérience des traditions de mascarade du carnaval caribéen de Toronto, des concours de danse du pow-wow de Curve Lake, des orchestres groupés des Jeux des Highlands de Glengarry ou d'une célébration du Jour de l'émancipation à Dresden ou à Owen Sound? Entendez-vous la musique, le rythme des tambours? Y a-t-il des mets spéciaux revêtant une signification particulière ou servis lors de certains événements ou occasions mémorables? La musique, la danse, le théâtre, les contes et la cuisine font tous partie de ces célébrations – certaines divertissantes, mais aussi destinées à porter l'histoire, la langue et l'identité d'une génération à la suivante. En fait, toutes les formes de communication humaine contribuent au patrimoine immatériel.

De quelle façon les connaissances et traditions, les créations artistiques et les techniques se transmettent-elles dans votre famille ou votre collectivité? Est-ce que vous vous assoyez au pied de vos anciens, parcourez la terre ensemble, écoutez les grands-parents, parlez avec les détenteurs du savoir? Les histoires ont peut-être été portées dans les livres, les musées et les archives ou peut-être sont-elles détenues dans la mémoire de ceux qui sont choisis pour les transmettre.

La technologie numérique peut offrir des moyens de communiquer et de sauvegarder le patrimoine immatériel à l'avenir, mais elle est trop fragile et trop changeante. Transportez-vous l'histoire de votre vie sur votre mobile, et vos photographies et vos lettres avec des êtres chers sont-elles stockées dans le nuage?

Peut-être que votre résidence ou un objet que vous chérissez a été réalisé à la main par des méthodes transmises de génération en génération. L'objet lui-même est une reproduction concrète de la technique ou de la forme artistique traditionnelle à l'origine de sa création, ainsi que de la créativité de la personne qui l'a réalisé.

Photo : Mike Chan

Y a-t-il des compétences ou arts traditionnels balayés par la vitesse et l'économie des produits jetables et de la production de masse? De quelle façon les jeunes apprennent-ils à connaître les arcanes du travail manuel et des arts traditionnels? Nous ne pouvons conserver une bonne part de notre patrimoine concret sans également préserver les connaissances et les techniques traditionnelles qui ont procédé à sa création. Ces techniques transportent avec elles la sagesse intrinsèque nécessaire à la survie de l'être humain, actuellement et à l'avenir.

Il existe des rituels et des cérémonies où l'on transmet les histoires – et peut-être la foi – d'une collectivité. Les rythmes de la vie, les motifs qui organisent nos vies, sont-ils régis par des liens avec la terre, les semis, la croissance et la récolte des cultures, par les rites sacrés, les profils migratoires saisonniers ou les saisons? Nous vous invitons à réfléchir à la façon dont ces phénomènes peuvent influer sur votre vie, peut-être même sans que vous vous en rendiez compte.

Nous parlons souvent du « caractère » d'un quartier. Au-delà de l'architecture, cela s'étend aux personnes, et aux activités et aux histoires qui les définissent – à l'expérience qu'elles ont vécue. Négliger ou ignorer ces éléments peut avoir des répercussions destructrices et, pour ainsi dire, laisser l'édifice s'effondrer et disparaître. À titre d'exemple, le marché Kensington de Toronto a été désigné lieu historique national du Canada en 2005, en partie pour souligner son rôle de « microcosme de la mosaïque ethnique du Canada, où de nombreuses communautés ethnoculturelles, à la recherche d'une habitation abordable, sont venues chacune ajouter une strate à la diversité culturelle du marché, assurer la continuité d'un marché dynamique aux multiples couleurs culturelles et contribuer à la vie trépidante du quartier ».

Le sport fait également partie de notre vécu – techniques et traditions sont transmises d'une génération à l'autre. Combien d'entre nous ont appris à patiner sur une glace dans la cour arrière, à jouer au basketball dans l'entrée de voiture et à échanger des cartes de baseball? Combien d'entre nous ont adoré suspendre dans leur armoire des chandails de sport? Nous célébrons nos héros sportifs et lorsque viennent en Ontario les Jeux panaméricains, les Jeux autochtones et les Jeux Invictus, nous y sommes en nombre pour appuyer nos athlètes.

La musique est également un vecteur important du patrimoine immatériel. La collectivité noire transmet depuis longtemps des histoires d'espoir et de foi par la musique. Utilisés pour indiquer l'itinéraire du chemin de fer clandestin, le gospel a permis l'expression de luttes pour la liberté, et des pièces du répertoire folklorique ont joué un rôle essentiel dans les mouvements en faveur des droits civils. Ces chansons, transmises désormais entre générations, continuent d'édifier l'unité et d'inspirer.

Photo : Karen M. Abel

Le patrimoine immatériel peut éclairer notre approche à l'égard de l'environnement. La Première Nation de Walpole Island prend soin du territoire bkejwanong depuis des générations selon une approche écologique traditionnelle et durable pour la protection de la terre et de l'eau. Vue aérienne du territoire de la Première Nation de Walpole Island montrant les prairies des Pottawatomis en 2004.

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Chaque année, le 1er août, nous soulignons le Jour de l'émancipation pour commémorer l'abolition de l'esclavage dans l'ensemble de l'Empire britannique en 1834. Les journées commémoratives et festivals de ce genre nous relient à notre patrimoine immatériel, célébrant les traditions de danse, de musique, de chansons et de contes, et favorisant le rassemblement communautaire en différents lieux. Les enfants et les jeunes participent à des concours pour être récompensés, reconnus. Le Franco-Festival de Thunder Bay, le festival du canot de Temagami (Temagami Canoe Festival), les célébrations musulmanes de l'Eid, le pow-wow de Nawash, la foire Royal Winter, le Festival des courses de bateaux-dragons, l'Oktoberfest de Kitchener et tant d'autres festivités transmettent et transportent les expressions d'identité culturelle, et les communiquent à un public plus large. Le public assiste en nombre important à ces manifestations pour découvrir les communautés du territoire et la mosaïque culturelle que le Canada est aujourd'hui.

Et que dire de la langue, essentielle en raison de sa capacité de relater l'histoire, de raconter, de distinguer les perceptions du monde et les valeurs communes. Si vous perdez la langue, vous perdez l'identité. La langue doit, pour être préservée, être transmise d'une génération à l'autre et être parlée chaque jour. Lorsque nous communiquons des idées en 140 caractères et par des « émoticônes », en quoi cela affecte-t-il le sens? Cela nous rassemble-t-il en franchissant les barrières traditionnelles des langues ou, au contraire, nous isole-t-il et nous éloigne-t-il?

Tout récemment, le rôle prépondérant de la langue pour véhiculer des traditions et l'identité culturelle a été souligné par les travaux de la Commission de vérité et de réconciliation, qui fait ressortir le grave risque d'extinction de bon nombre des 90 langues autochtones qui ont survécu au Canada. La Commission nous met en garde : « Si la préservation des langues autochtones ne devient pas une priorité à la fois pour les gouvernements et pour les communautés autochtones, ce que les pensionnats indiens n'ont pas réussi à accomplir se produira malgré tout sous l'effet d'un processus de négligence systématique. »

Des établissements comme l'École polytechnique des Six Nations, le Collège Algonquin et la Willowbank School for Restoration Arts se distinguent par leurs programmes, importants, axés sur les savoir-faire traditionnels et leurs offres d'apprentissage et de mentorat. L'expédition en canoë de la Nation métisse de l'Ontario, le programme Hodinohso:ni Ambassadeur de l'École polytechnique Six Nations, le projet des aînés de la Première Nation crie de la Moose, enseignent tous aux jeunes meneurs, chacun à sa manière, d'être les défenseurs de leur patrimoine culturel. L'immatérialité de notre culture s'exprime là où s'entremêlent les divers tissus de notre patrimoine vivant. Tous sont essentiels pour comprendre qui nous sommes, nos liens avec la terre qui nous entoure et notre place dans l'univers.

En lisant les articles qui suivent, je vous invite à réfléchir à votre propre vie et à celle de votre famille, de votre collectivité. De quelle façon votre patrimoine est-il transmis pour former et éclairer la nouvelle génération? L'identité et les expressions culturelles immatérielles qui vous semblent importantes sont-elles protégées, reflétées dans la société, liées de façon essentielle aux lieux signifiants de votre vie? Dans le cas contraire, qu'est-ce que l'avenir vous réserve?

Beth Hanna est directrice générale de la Fiducie du patrimoine ontarien.

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Réflexions sur les langues

« La langue est notre premier « héritage », le plus important. Elle est notre patrimoine commun en tant qu'êtres humains, ce qui nous distingue des autres créatures vivantes. »

Le patrimoine linguistique de l'Ontario

Par Elaine Gold

La langue s'inscrit dans un patrimoine immatériel en ce que ce n'est pas un objet solide que l'on peut tenir dans sa main comme une tasse de porcelaine, ou soupeser et mesurer comme une machine agricole. Le microscope serait inutile pour essayer d'en découvrir la structure sous-jacente. Et, pourtant, la langue fait appel à tous nos sens. Nous produisons des sons en expulsant de l'air par la bouche et le nez; nos lèvres se serrent, notre langue touche nos dents, ou, sinon, nous utilisons les mains, les bras et le visage pour communiquer en langage des signes. Nous entendons les sonorités de la langue et voyons les gestes signifiants. Pour la plupart, les langues ont un système de rédaction – la vue nous sert à lire les caractères imprimés, à toucher afin de lire en braille; nous percevons le poids d'un livre ou d'un appareil électronique dans nos mains. Nous utilisons tous nos sens pour interagir avec la langue, car elle nous entoure pendant nos heures de veille, tout au long de nos vies.

J'affirmerais que la langue est notre premier « héritage », le plus important. La langue est notre patrimoine commun en tant qu'êtres humains, ce qui nous distingue des autres créatures vivantes et que nous acquérons dès la petite enfance. Les parents se réjouissent des premiers mots de leur enfant. Nous appelons « langue maternelle » la première langue que nous apprenons. Nous apprenons la langue de nos parents et de ceux qui prennent soin de nous, et chaque langue que nous apprenons s'est transmise d'une génération à l'autre. Les langues que nous parlons sont les éléments de base qui forgent notre identité personnelle et établissent notre appartenance à une collectivité. La société ontarienne s'est constamment façonnée et enrichie par la diversité et l'évolution de ses collectivités linguistiques.

En Ontario, la langue de la majorité est l'anglais, mais la langue maternelle de près d'un Ontarien sur trois n'est pas l'anglais! Des millions d'Ontariens reconnaissent que leur patrimoine culturel est indissociable d'une langue autre que l'anglais. Ils consentent de grands efforts pour que leurs enfants apprennent et apprécient leur langue d'origine, et ainsi transmettre leur culture aux générations futures.

Les différences entre les langues sont souvent comparées à la diversité biologique. Lorsqu'une espèce est menacée, nous déployons de vastes efforts pour la protéger et favoriser son rétablissement – nous sommes conscients que la perte de la moindre espèce est une perte pour tous. Il doit en être de même pour la diversité linguistique, et plus encore : elle doit être respectée et maintenue, car elle fait partie intégrante du vaste éventail de la conscience et de la créativité humaines, et des diverses façons dont les cultures se sont développées pour s'exprimer et dire leur relation au monde.

Il est particulièrement important de reconnaître la nécessité de maintenir la diversité des langues autochtones de l'Ontario et du Canada. Nombre de ces langues sont gravement menacées, souvent en raison de la négligence et de l'oppression de la société canadienne dans son ensemble. Il est temps d'agir pour maintenir ce patrimoine unique qui enrichit tous ceux et celles qui vivent en Ontario et au Canada.

Comment pouvons-nous veiller à ce que soit reconnu, apprécié et valorisé le patrimoine linguistique de l'Ontario? Le Musée canadien des langues œuvre dans ce sens. L'essor de musées linguistiques et d'autres musées consacrés au patrimoine immatériel est un phénomène relativement récent. Au Musée canadien des langues, nous créons chaque année une nouvelle exposition sur au moins une langue du Canada. Toutes nos expositions sont bilingues (français et anglais) et nous travaillons en étroite collaboration avec les collectivités concernées pour créer des expositions enrichissantes et accessibles. Nos expositions ont parcouru le pays en entier et ont été vues dans les universités, les écoles secondaires, les musées, les hôpitaux, les centres communautaires et les entreprises. Certaines ont aussi été présentées dans des congrès et festivals. Notre musée dispose d'un espace d'exposition au Collège Glendon de Toronto, où se déroulent en alternance des expositions et des événements spéciaux.

Nous avons actuellement six expositions itinérantes. Deux d'entre elles portent sur les langues officielles du Canada – *Le français au Canada et Canadian English, Eh?*; deux sur les langues autochtones – *Le cri : La langue du peuple et Parler à la façon des Inuits*; une autre sur la diversité des langues du Canada – *Une tapisserie de voix : célébrons les langues du Canada*; enfin, une qui retrace l'histoire des langues à Toronto – *Les langues de Toronto s'affichent : 150 ans d'histoire*. Nous comptons offrir prochainement des expositions sur l'anglais à Terre-Neuve, l'italien au Canada et les variantes de l'haudenosaunee de l'Ontario.

Il existe très peu de musées des langues dans le monde, mais d'autres sont en voie d'être créés, à mesure que l'on prend conscience de l'importance du patrimoine linguistique. Le Musée canadien des langues est unique en ce qu'il vise à représenter toutes les langues parlées dans un pays, plutôt que de centrer l'attention sur une seule langue nationale. Nous sommes résolus à mieux faire connaître la diversité de notre patrimoine linguistique et les diverses facettes par lesquelles les langues ont façonné notre société et continuent de le faire.

Elaine Gold, titulaire d'un doctorat en linguistique, est fondatrice et directrice du Musée canadien des langues. Pour en savoir plus sur le Musée canadien des langues, prière de consulter www.museedeslangues.ca.

Photo : Métis Nation of Ontario

La soif d'apprendre

Par France Picotte

Récemment, la Fiducie du patrimoine ontarien s'est entretenue avec France Picotte, présidente de la Nation métisse de l'Ontario, afin de discuter du lien entre la langue et la culture, et de son importance sur le sentiment d'identité.

« À mon avis, perdre une langue, c'est perdre une grande partie de sa culture, car les mots et les expressions [d'une] langue – par exemple en michif, notre langue – ne sont pas simplement que cela. Oui, ce sont des mots... Mais c'est aussi un langage corporel. Lorsqu'on perd cela, on perd un grand pan de sa culture. Ainsi, pour faire vraiment l'expérience de sa culture, la langue de ses ancêtres, reflétée dans les histoires racontées, est très importante. C'est le lien – ce qui fait vraiment partie de qui nous sommes. La langue est davantage qu'un langage : c'est aussi l'expression de la culture, de l'histoire, et tout ce qui vient l'éclairer. »

Interrogée à savoir comment elle a appris le michif et comment cette langue est transmise aujourd'hui, M^me^ Picotte répond : « Le michif en Ontario pose un cas unique. Notre langue nous a été enseignée par nos parents et nos grands-parents. C'est ainsi qu'elle nous est parvenue. Être Métis n'a guère été à la mode pendant bien longtemps en Ontario. On nous considérait comme étant trop indiens, trop français ou trop catholiques. Je me souviens que ma grand-mère me disait de ne pas en parler en public. Je risquais selon elle d'être ostracisée. On aurait pu me rejeter. C'est donc en famille que nous parlions notre langue. »

« Notre langue n'a pas été transmise officiellement à la génération suivante en Ontario. Certaines familles refusaient que leurs enfants la parlent. Ils envoyaient leurs enfants à l'école française, et ceux-ci subissaient des moqueries et étaient ridiculisés en raison de leur manière

Photo : Métis Nation of Ontario

Photo : Métis Nation of Ontario

de parler. Des générations ont perdu une partie de cette langue, mais beaucoup se souviennent d'avoir entendu leurs parents et leurs grands-parents la parler. Lorsque nous avons l'occasion de la parler en public, des gens viennent toujours nous voir, disant : "Oh, je me souviens. Je ne connais pas la langue, mais je me souviens que mes grands-parents ou mes parents la parlaient." Nous avons beaucoup à faire pour pouvoir la transmettre. »

Abordant certains des défis auxquels fait face la langue michif dans l'Ontario d'aujourd'hui, M^me^ Picotte explique : « Le michif parlé en Ontario est un peu différent de celui parlé au Manitoba [ou] en Saskatchewan. Les gens veulent apprendre le michif, mais ils ne savent pas que le michif d'ici n'est pas le même que celui du Manitoba ou de la Saskatchewan. Je crains que nous perdions notre langue au profit de celle parlée en Saskatchewan. La langue michif telle que parlée en Ontario est sage, magnifique et devrait être (et est) respectée en tant que langue autochtone.

France Picotte et la Nation métisse de l'Ontario étudient la langue michif en Ontario et travaillent à consigner et à analyser les nombreux dialectes présents dans la province. Avec l'aide d'un groupe de travail et d'un linguiste, elles créent des petits recueils et des enregistrements audio accessibles en ligne. M^me^ Picotte faisait remarquer qu'« 'il y a une soif d'apprendre » la langue. « Nos jeunes veulent l'apprendre. Nos adultes veulent l'apprendre. Nous ne voulons pas rater cette chance. La soif d'apprendre notre langue est incroyable. Le fait que nous la parlions de plus en plus en public a également une incidence. La possibilité de l'utiliser en public sans jugement, au moins publiquement, est extraordinaire ».

Et de conclure : « La crainte d'être identifiés comme Métis demeure. Il nous faut encore être prudents. Nous devons quand même nous assurer que tous puissent utiliser publiquement leur langue et leur culture dans un environnement sûr. Je crois que, pour la majorité, la fierté est de plus en plus présente. Il est désormais plus facile de dire "Hé! je suis Métis" ».

France Picotte est présidente par intérim de la Nation métisse de l'Ontario.

VIDÉO

Toujours bien vivants et bien parlants

Par Taylor Gibson

Lorsqu'on s'intéresse au lien entre la langue et la culture, il faut garder à l'esprit un fait : il ne sera jamais possible de vraiment saisir, complètement, un livre traduit de sa langue d'origine, et il en va de même pour la culture. On ne peut jamais vraiment la saisir et l'apprécier tant qu'on ne l'a pas comprise à partir de la langue d'origine. C'est de là qu'on tire son identité.

Pour qu'une langue survive, il faut déployer plus d'efforts pour la protéger. Un financement accru et des programmes plus soutenus constituent certes un bon départ. L'établissement où je travaille, l'École polytechnique des Six Nations, offre désormais des baccalauréats en cayuga et en mohawk. Il met aussi à la disposition des étudiants des livres, des ressources linguistiques et, plus récemment, une application. L'obtention de fonds reste un défi. Il nous faut plus d'occasions d'apprendre la langue, de l'intégrer à notre quotidien. Pour ma part, j'apprends toujours, et ce que j'ai appris à ce jour m'a été transmis par mes grands-parents et par les enseignants et mentors à mes côtés. Il peut être difficile de trouver des personnes avec qui parler. J'espère parvenir à faire en sorte que notre langue soit plus visible dans l'environnement, par exemple sur les panneaux bordant les routes et les façades d'édifices.

Il y a une phrase en cayuga qui a une résonnance culturelle particulière : « Swajá:gǫh! – vous persévérerez! » C'est considéré comme un mot d'encouragement, mais, en fait, je crois vraiment que notre collectivité des Six-Nations a persévéré. Malgré les pensionnats, les conflits, les politiques gouvernementales visant les Autochtones... Nous sommes toujours là, bien vivants et bien parlants.

Taylor Gibson est chercheur adjoint à l'École polytechnique des Six Nations, à Brantford.

« La revitalisation d'une langue est possible par une panoplie de moyens naturels et durables, quand des linguistes, orateurs, enseignants et apprenants interagissent avec les organisations sociales, politiques et économiques de façon novatrice. La langue peut perdurer. Chez les Six Nations, l'effort en ce sens se concrétise, par exemple, lorsqu'on parle dans sa langue chez soi (et en société), lorsqu'on prend part à des cérémonies dans de longues maisons, à des fêtes, à des funérailles, à des veillées et à l'exercice d'autres fonctions communautaires, ou sociales, à la tenue des réunions du conseil de la Confédération des Haudenosaunee. »

Source : École polytechnique des Six Nations, « Pathways to Creating Speakers of Onkwehonwehneha at Six Nations », 2017, p. 77

Convocation inaugurale des étudiants inscrits au baccalauréat ès arts en langues ogwehoweh de l'École polytechnique des Six nations, 7 juin 2017. Photo : École polytechnique des Six nations

« On ne peut jamais vraiment la saisir et l'apprécier tant qu'on ne l'a pas comprise à partir de la langue d'origine. C'est de là qu'on tire son identité. »

Le français, ça s'apprend, mais l'anglais, ça s'attrape

Par Joanne Gervais

La langue et la culture sont fortement liées. Notre culture, c'est nos traditions, nos coutumes, notre art et notre patrimoine et sans la langue, elle perd son sens. Au Canada, le français est l'une des deux langues officielles, donc la langue dans ce contexte est séparée de sa culture, ou même, on pourrait dire, de ses cultures. Depuis une quarantaine d'années, le français est devenu une langue d'usage pour certains, une langue d'apprentissage pour plusieurs et une langue de travail pour d'autres, mais elle est reliée à plusieurs cultures, dont la culture canadienne-française, belge, congolaise, vietnamienne, et j'en passe. Afin d'assurer la transmission de notre culture aux générations futures, l'apprentissage doit se faire à la maison et en communauté, en français. À l'école, on doit se consacrer à l'apprentissage et à l'amélioration de la langue pour ces jeunes qui proviennent de partout et qui vivent des cultures différentes.

Chez moi, nous parlions le français uniquement. Lorsque j'ai commencé l'école, je ne parlais que le français. Mes parents m'ont transmis leurs valeurs, leur langue et la culture canadienne-française. Nous étions fiers d'être franco-ontariens et nous le sommes toujours. Je choisis de vivre en français, du mieux que je peux, mais c'est un engagement personnel qui demande un certain effort.

La constitution canadienne et plusieurs lois protègent le statut du français au Canada et malgré ces garanties, le français est toujours en danger. L'assimilation a toujours été un enjeu sérieux. Je crois que le taux d'assimilation continue de croître parce qu'on se concentre sur l'apprentissage de la langue et on laisse trop souvent tomber la culture. Comme la culture sans la langue est un non-sens, c'est de même pour une langue sans une culture. Afin de contrer cette assimilation, les parents francophones doivent davantage transmettre à leurs enfants la langue et la culture, à la maison et en communauté. Aussi, il faut augmenter la présence du français sur la place publique, que ce soit avec plus d'affiches bilingues ou que plus de francophones et de francophiles se parlent en français entre eux; le français doit être davantage vu et entendu. En plus, il faut s'assurer l'accroissement d'immigrants francophones parmi les immigrants accueillis au pays.

Comme on dit : Le français, ça s'apprend, mais l'anglais, ça s'attrape. (French is taught, English is caught.)

Joanne Gervais est directrice générale de L'Association canadienne-française de l'Ontario du grand Sudbury. Cet article a été traduit du français vers l'anglais.

Ce que les aînés m'ont appris

Par Brian Waabishki-makwa McInnes

La culture, dans sa couche la plus profonde, influe sur notre façon de voir le monde; notre propre manière de réfléchir et d'agir est intrinsèquement liée aux points de vue que renferme notre langue. Pour nombre d'Autochtones, la langue et la culture sont synonymes : pour connaître vraiment la première, il faut connaître l'autre.

Les aînés qui m'ont enseigné disaient toujours que la langue n'est pas une chose qu'on apprend, mais avec laquelle on grandit. Le processus doit inclure nos valeurs, nos pratiques culturelles et notre spiritualité. Apprendre une langue sans la riche trame de ses interrelations et connexions ne serait ni authentique ni complet. De nombreux moyens traditionnels par lesquels les Autochtones transmettaient la langue ont été détruits par des facteurs historiques, par exemple les pensionnats. Des stratégies de revitalisation efficaces des langues aident les locuteurs à grandir avec celles-ci, plutôt que de simplement les apprendre.

Les programmes de langue seconde dans la collectivité et en milieu scolaire aident les peuples des Premières Nations à acquérir une partie de leur parler et de leur culture traditionnels. Il faut nécessairement des mesures plus réfléchies pour que les langues autochtones soient revitalisées de façon durable. Les écoles d'immersion totale en langue et culture autochtones sont particulièrement prometteuses. Chaque enfant, autochtone ou non, devrait, dans le Canada d'aujourd'hui, avoir le choix de participer à ces programmes.

L'oppression linguistique et culturelle qui a marqué notre histoire a donné naissance à une situation déplorable pour toutes les langues autochtones du Canada. Dans nombre de collectivités, il ne reste pas de locuteurs, ou de ressources suffisantes, pour une redynamisation linguistique à grande échelle. Malgré cela, les collectivités sont résilientes et conservent un vif intérêt pour redonner à leur langue la place prépondérante qu'elle a eue. Les parlers autochtones, les premiers présents au Canada, méritent la même reconnaissance que nos langues officielles.

Nishnaabemiiying - kina gwa enchiiying kina-sh go naa eyaawiying ji-moozhtooying iw geget gwa Nishnaabewiying gidanishnaabewendam.

Nous pouvons vraiment ressentir ce que cela signifie que d'être Autochtone grâce à notre langue, et même ce que cela signifie de penser de cette façon.

J'ai enregistré ces mots de mon grand-oncle Duncan Pegahmagabow lorsque j'écrivais *Sounding Thunder*, un livre dans lequel j'explore en partie les relations entre la langue et la culture. Dans le contexte de l'identité et de la souveraineté, les mots de Duncan ont un sens profond pour garantir un état de nation durable. C'est une déclaration poignante qui affirme que la langue est une source de renouveau, de guérison et d'identité.

Brian D. McInnes (Waabishki-makwa), Ph.D., est un membre de la Première Nation Wasauksing et un conférencier ojibwé. Il est professeur distingué à l'université du Minnesota, et chargé de cours en pédagogie.

Dévoilement de la plaque provinciale honorant le chef Pegahmagabow, le 20 juin 2015, à Parry Sound (Ontario)

Dévoilement de la plaque provinciale honorant le chef Pegahmagabow, le 20 juin 2015, à Parry Sound (Ontario)

Savoir-faire et métiers

« Il est possible d'accomplir beaucoup grâce à l'interaction entre l'outil et les matériaux, s'ils sont guidés par la main et l'œil. »

Andrew Pamenter et Christopher Hahn

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique.

Un point à temps

VIDÉO

Par Amanda McCavour

Ma passion pour les textiles et la broderie est née d'une autre, pour le dessin, plus particulièrement pour les lignes. Pendant mes études en dessin à l'Université York, j'ai pensé qu'il serait intéressant de proposer la broderie en dessin – seulement à partir de fils – dans un cours expérimental. Toutefois, je devais trouver comment y parvenir.

C'est alors que ma curiosité pour ce média s'est réellement manifestée. Aucun professeur ne m'a appris la technique. Cependant, je faisais face à un problème visuel que je me devais de résoudre. Alors, je me suis interrogée... Comment faire une pièce seulement à partir de lignes cousues? Quels matériaux me permettraient de réaliser mon œuvre? Combien de fils seraient nécessaires pour faire tenir le tout? Plus tard, je me suis questionnée sur la signification des matériaux et leurs relations avec l'image. J'utilise actuellement en broderie une machine à coudre pour effectuer le hachurage croisé, le pointillé et l'ombrage, tout en suivant une approche technique traditionnelle et une démarche expérimentale pour les matériaux.

Je me sens liée à l'histoire de la broderie et au patrimoine créé par des artistes œuvrant avec le fil, le tissu et la fibre. Je peux puiser dans un large éventail de connaissances et utiliser un système de procédés qui me sert de référence à la fois technique et conceptuelle dans mon travail artistique. Je pense que la broderie et le tissu témoignent d'une vaste histoire de l'utilisation. Ces traditions, des plus captivantes, arborent dans les matériaux une importante signification. Nous connaissons ces matériaux grâce à notre sens du toucher. Pour ma part, je songe souvent à l'histoire de la couture comme outil de raccommodage – l'utilisation du fil pour unir les choses et la force qui réside en ce fil.

Je pense aussi que la technologie change la la perception à l'égard de l'artisanat traditionnel. Les communautés en ligne détiennent une foule de connaissances, et on peut y trouver facilement des réponses. Elles regorgent d'artisans qui s'engagent. Je remarque un intérêt pour la broderie, tant pour ses aspects artisanaux manuels que numériques, et je constate que les tissus sont utilisés de différentes façons, mais reliées. Bien que l'utilisation de la technologie numérique pour la broderie progresse et promette, le travail fait à la main continue de fasciner, et l'interaction qu'il permet avec les matériaux restera importante.

Les propriétés des fils me passionnent – leur délicatesse et leur capacité à former une ligne. J'aime le lien de la broderie avec le toucher et j'apprécie le fait que mon travail est le produit final d'une accumulation de temps et de matériaux – bien souvent un environnement en soi.

Amanda McCavour est une artiste torontoise qui brode et œuvre avec les textiles. Certains ouvrages sont affichés sur son site Web (www.amandamccavour.com) ainsi que sur Facebook et Instagram.

Photo : Amanda McCavour

Photo : Ryan Varga

Photo : Agata Piskunowicz

Photo : Amanda McCavour

Photo : Donovan Pauly

Savoir-faire en maçonnerie traditionnelle : où est la relève?

Par Donovan Pauly

Il semble y avoir une importante pénurie de gens de métier qualifiés au Canada. Plusieurs rapports gouvernementaux ont été produits, au fil des ans, pour analyser le déclin des techniques traditionnelles.

La situation est particulièrement inquiétante dans certains milieux de la construction, comme celui de la maçonnerie. Conscient du problème, le gouvernement du Canada cherche activement des ouvriers qualifiés d'autres pays pour combler la pénurie. Des procédures d'immigration accélérées sont introduites pour ceux qui ont des compétences spécialisées, ce qui laisse présager des lacunes dans les formations offertes dans notre société pour répondre aux exigences actuelles et futures en matière de main-d'œuvre. Le marché du travail au pays ne semble pas valoriser l'apprentissage technique et l'acquisition de compétences; on constate un important mouvement vers les études universitaires, au détriment des métiers. La plupart des étudiants compétents et désireux d'apprendre sont dirigés vers des programmes universitaires. Il en résulte un recul du savoir-faire technique. De fait, les candidats plus talentueux sont découragés et n'optent à peu près plus pour de telles disciplines.

En Ontario, la formation en maçonnerie est offerte dans plusieurs collèges ou dans des programmes financés par les syndicats ou les entrepreneurs, en vue de remplir la portion de classe du modèle d'apprentissage. Un rapide coup d'œil au domaine traditionnel de la maçonnerie – notamment l'édification et la restauration de structures en pierre sèche – permet de constater que les options diminuent. La plupart des formations en maçonnerie menant à une certification reconnue, comme le Sceau rouge de l'Ontario, sont liées à la technique maçonne de briques et de blocs, surtout pour le placage de maçonnerie moderne et les murs structurels. Les pratiques de maçonnerie traditionnelle et de restauration ne représentent qu'une mince partie de la formation.

Les jeunes travailleurs souhaitant pratiquer un « métier de la truelle » sont habituellement dirigés vers des formations en maçonnerie de briques et

de blocs bien établies, qui leur offrent un meilleur salaire, plus rapidement, que s'ils avaient suivi une formation en maçonnerie traditionnelle et de restauration. Des options sont offertes à ceux qui cherchent une formation, entre autres les programmes dans un nombre limité d'établissements comme le Collège Algonquin, à Perth, et le Collège Conestoga, à Waterloo. L'apprentissage de la maçonnerie de restauration est également offert à l'Ontario Masonry Training Centre, mais le candidat doit d'abord terminer une formation en maçonnerie de briques et pierres certifiée par le Sceau rouge.

Dans d'autres régions, particulièrement dans le nord-ouest de l'Europe, les métiers s'avèrent une bonne option pour les jeunes étudiants qui veulent jeter les bases d'une carrière enrichissante. Ainsi, en Allemagne, les candidats en architecture et en génie sont encouragés à suivre une formation dans un métier de la construction avant de poursuivre au niveau professionnel supérieur.

Pour ressourcer l'industrie de la restauration, bien des entrepreneurs doivent recruter des talents à l'extérieur de la province et du pays. Autrefois, pour répondre à la demande, le recrutement se faisait principalement en Europe, surtout dans les pays plus au sud ou à l'est, comme l'Italie, le Portugal, la Pologne et l'ancienne Union soviétique. Récemment, le Royaume-Uni et l'Irlande fournissaient également de la main-d'œuvre, car leur industrie de la construction s'est affaiblie après la crise financière et la récession de 2008.

Les domaines de la maçonnerie et de la restauration connaissent un faible essor chez les femmes. En effet, moins de 1 p. 100 des femmes travaillent en maçonnerie et dans les métiers connexes, comparativement à une moyenne de 48 p. 100 pour les autres emplois *(Canadian Job Market Report* de 2014). De plus, il reste difficile d'attirer les minorités visibles et les nouveaux Canadiens dans l'industrie.

Les travailleurs en maçonnerie de restauration sont généralement âgés; un large éventail d'aptitudes et d'outils sont nécessaires vu la nature du travail. Un compagnon doit détenir des compétences de base à la truelle pour concevoir et construire des unités de pierres, de blocs ou de briques, ainsi que des connaissances spécialisées pour le ragréage, la reformation de joints, l'injection de coulis, la réparation de fissures, le nettoyage et les autres tâches de réparation et de restauration. Une maîtrise des techniques de construction et des matériaux connexes – les mastics, revêtements, métaux architecturaux et matériaux de couverture – interagissant avec la maçonnerie est aussi un atout.

Le travail peut être gratifiant, mais il faut être dévoué. Les travailleurs les plus prolifiques démontrent souvent une soif d'apprendre, des habiletés manuelles et une solide éthique de travail. Ce qui touche seulement une poignée de travailleurs, avouons-le.

Donovan Pauly, expert de la conservation de bâtiments auprès de Clifford Restoration, à Toronto, a aidé à redonner vie à des ouvrages de maçonnerie historiques emblématiques partout au Canada et aux États-Unis.

Photo : Donovan Pauly

De gauche à droite : Ouvrier (polisseur) de Dofasco près d'une pièce de fonte. Photo : Université McMaster, Études sociales, avec le soutien archivistique du Centre des arts et du patrimoine des travailleurs et travailleuses. Repas servis à des grévistes affamés, 1946. Photo : Collection du Centre des arts et du patrimoine des travailleurs et travailleuses Défilé de la fête du Travail, 1946. Photo : Université McMaster, Études sociales, avec le soutien archivistique du Centre des arts et du patrimoine des travailleurs et travailleuses.

Là où est né le Mouvement pour une journée de travail de neuf heures

Par Allison Ward

La Révolution industrielle a démarré rapidement à Hamilton, en Ontario. Comme partout ailleurs au XIX^{e} siècle, les industriels s'enrichissaient aux dépens des ouvriers de la ville. Mais ces derniers étaient conscients, sachant qu'il n'y a pas que le profit qui compte dans la vie. Une profonde solidarité est née des relations formées aux portes des usines et une culture ouvrière a émergé. En 1872, 1 500 travailleurs de Hamilton ont défilé dans les rues de la ville, appuyés par une foule gagnée à leur cause, et revendiquant une journée de travail de neuf heures. S'il n'a pas obtenu gain de cause, le mouvement a tout de même abouti à la fondation de l'Union ouvrière canadienne, une force unifiée au sein de laquelle les travailleurs pouvaient militer contre les lois du travail injustes et les employeurs intransigeants. Le premier défilé de la fête du Travail a eu lieu à New York, en 1882. Cette célébration a gagné le Canada en 1883, devenant une tradition à Hamilton. Manifestation structurée et solennelle au début, le défilé sera suivi d'un pique-nique familial dès les années 1890.

La culture du syndicalisme s'est enracinée à Hamilton au cours du siècle qui a suivi. En 1946, 12 000 travailleurs étaient sur les lignes de piquetage tout l'été devant la Steel Company of Canada et Westinghouse Canada, cimentant ainsi les droits à la négociation collective au Canada au lendemain de la guerre. Les lignes de piquetage donnaient lieu à des réjouissances collectives. Les femmes y emmenaient leurs enfants et des plats cuisinés. Les hommes se divertissaient avec divers jeux, comme le fer à cheval, les dames et les échecs, le boulingrin, la lutte amateur, la boxe, ou organisaient des concerts. Ce sentiment d'appartenance a débordé les lignes de piquetage et contribué à laisser des souvenirs chers à des générations de citoyens de Hamilton, nourris par un cycle annuel de pique-niques, ligues sportives et activités fériées que commanditaient des syndicats, offrant ainsi aux travailleurs et à leur famille la chance de jouir de la vie à l'extérieur de l'usine.

Le travail des citoyens de Hamilton s'est transformé ces vingt dernières années et, désormais, rares sont ceux qui travaillent dans les secteurs de l'acier ou de la fabrication. Toutefois, l'essence de la culture syndicaliste perdure dans l'élan progressiste de ces mouvements et meneurs sociaux. Hamilton est le foyer de militants qui s'activent pour que chacun, dans la ville, ait voix au chapitre. Reconnue pour ses militants contre la pauvreté, Hamilton expérimentera le programme pilote portant sur le revenu de base. Ce projet provincial rouvre la discussion sur le travail et le salaire. Hamilton n'a rien perdu de sa solidarité à l'égard des travailleurs. Nombre de ses habitants sont prêts à défendre avec ferveur quiconque risque d'être traité injustement ou d'être laissé pour compte.

Allison Ward est recherchiste pour la Fiducie du patrimoine ontarien. Elle est titulaire d'un doctorat en histoire canadienne de l'Université Queen's.

Sculpter le passé

Par Andreas Drenters

Ma famille et moi avons vécu sur une ferme aux Pays-Bas durant la Seconde Guerre mondiale. Mon père était un inventeur et un forgeron. Les matériaux ne manquaient pas autour de l'atelier. Il y avait, entre autres, des outils d'agriculture forgés à la main, datant des XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Enfant, j'étais déjà fasciné par les formes métalliques; je confectionnais des jouets pour mes amis et moi.

J'ai appris à travailler le métal auprès de mon père. Alors que, haut comme trois pommes, je tournais la manivelle pour activer le feu de la forge, mon père m'a dit : « Si tu aimes ça, regarde-moi faire tout simplement. » C'est ce que j'ai fait. J'ai porté attention à chacun de ses mouvements. Au début des années 1950, ma famille a émigré au Canada, où nous avons poursuivi la culture de la terre. J'ai aussitôt été attiré par la variété et la qualité de la machinerie agricole artisanale, et j'ai ainsi continué de travailler le métal. Au début des années 1960, mes créations à partir de métal trouvé ont été reconnues comme des sculptures porteuses d'une signification culturelle. Depuis, j'ai créé plusieurs milliers de sculptures métalliques de diverses grandeurs et aux thèmes variés que j'ai présentées dans de nombreuses expositions.

Je me lève tôt et je me mets au travail. Je m'acquitte de mes tâches, puis je me rends dans mon atelier. Quand on a été élevé sur une ferme, on n'a pas le choix de se lever tôt : il faut s'occuper des animaux. On doit y consacrer beaucoup d'heures. Aussi, je n'ai pas perdu cette habitude ancrée dans l'enfance. J'aime ce rythme de vie. Il faut faire attention aux choses, les entretenir pour les conserver.

Je possède l'enclume de mon frère. C'est rare de trouver une enclume comme celle-ci avec un anneau. Parfois, quand j'entre dans l'atelier et qu'il m'arrive de ne pas avoir envie de sculpter ou que je ne sais pas trop quoi créer, je frappe l'enclume. Le son que cela produit me met dans le ton. Je passe ensuite à la sculpture. Parfois, il faut user de ruse pour se mettre à la tâche.

J'ai toujours des visiteurs. Je leur montre différentes choses. Ils peuvent avoir du mal à souder les éléments. Comme je suis assez bon en soudure, je leur apprends comment faire. Parfois, nous passons une demi-journée, voire une journée entière à revoir certaines techniques : comment river les éléments ensemble, comment les souder ou les façonner selon le cas. Je peux alors plier le métal, lui donner différentes formes, et cela donne des idées aux gens qui me regardent. Puis, je les laisse expérimenter et je les conseille pendant qu'ils travaillent le métal. C'est ainsi qu'ils apprennent sur le tas. Ils sont toujours très contents et me demandent toujours : « Est-ce que je peux revenir pour une autre séance? » Je leur réponds : « Bien sûr! N'importe quand. Je me réserverai du temps pour vous. »

Extrait d'une récente entrevue.

Andreas Drenters est un sculpteur qui vit et travaille à l'Académie de Rockwood, en Ontario.

Collège Algonquin, campus de Perth (Marketing), programme en charpenterie et menuiserie patrimoniales

Préservons les métiers, et le patrimoine bâti suivra

Par Andrew Pamenter et Christopher Hahn

Les lecteurs de cette revue conviendront certainement que les édifices patrimoniaux occupent une place importante dans le paysage d'une collectivité. Apprécier ces bâtiments, par contre, ne suffit pas. Il nous faut des artisans du patrimoine pour qu'ils demeurent viables.

L'application raisonnée des techniques et une véritable connaissance des matériaux sont nécessaires pour entretenir, restaurer ou remettre en état des édifices. Ce savoir immatériel, que possèdent les artisans d'expérience, est un aspect intégral aussi bien qu'indissociable du patrimoine matériel de nos immeubles.

Dans les programmes des métiers patrimoniaux au campus de Perth du Collège Algonquin, on s'efforce de nourrir cette connaissance et de perfectionner ces compétences. Le programme de charpenterie et de menuiserie patrimoniales permet aux étudiants, au cours de quatre semestres, d'acquérir de l'expérience en travaillant dans la construction contemporaine et traditionnelle, ainsi que dans la création, la reproduction et la restauration d'œuvres de menuiserie artisanale – notamment escaliers, portes et fenêtres – par des travaux sur le campus et sur des chantiers. Le programme de maçonnerie traditionnelle et patrimoniale couvre, en trois semestres, les principes fondamentaux de construction, de réparation et de restauration des bâtiments en blocs, en briques et en pierre, tant en atelier que sur le terrain, dans des projets dans l'ensemble de la région.

L'accent que nous mettons sur le patrimoine profite aux édifices eux-mêmes et à la collectivité du patrimoine, tout en appuyant l'artisanat et des solutions originales à des problèmes dans l'industrie en général. Nos diplômés œuvrent de façon créative et ont un rendement élevé dans une industrie de plus en plus dominée par l'installation de produits préfabriqués au prix le plus bas. Il faut espérer, par contre, que nos étudiants construiront aujourd'hui ce qui deviendra demain des ouvrages patrimoniaux.

Les étudiants d'Algonquin arrivent à Perth de diverses régions du Canada, des États-Unis et même d'Europe, d'Asie et d'Amérique du Sud. Ils ont en moyenne 28 ans et apportent avec eux un éventail étonnant d'expériences de vie. Explorant tant les métiers que les matériaux, ils apprennent les principes fondamentaux de la construction, de l'installation et de la conservation des bâtiments. Après l'obtention de leur diplôme, qui ne porte pas uniquement sur les vieux bâtiments, nos diplômés exercent comme artisans du cuir, enseignants, charpentiers, constructeurs en ballots de paille, transformateurs dans des ateliers d'escaliers personnalisés, poseurs de murs de pierre à sec, sculpteurs de pierre dans l'enceinte parlementaire, constructeurs de fours à pizza, inspecteurs résidentiels et fabricants d'instruments. Le fil commun est la culture, et les techniques des métiers traditionnels s'intègrent à cette trame.

Il est possible d'accomplir beaucoup grâce à l'interaction entre l'outil et les matériaux, s'ils sont guidés par la main et l'œil. Nous voyons à quel point ces étudiants sont fiers de travailler avec leurs mains et leur esprit. Ces artisans bien formés créent des emplois, élèvent leur famille dans les collectivités où ils travaillent, utilisant de façon créative leurs connaissances et leurs ressources pour apporter leur contribution au monde qui les entoure.

Le problème des fenêtres de remplacement offre un excellent exemple de l'effet qu'a, sur une collectivité, une main-d'œuvre de gens de métier sérieux et qualifiés. Les fenêtres de remplacement sont construites à l'aide de produits pétroliers dans une usine éloignée, où les travailleurs ont des salaires très bas, et ensuite, ces fenêtres sont installées. Puisqu'il est impossible de les réparer, elles sont jetées en moins de 25 ans. Songeons plutôt aux artisans locaux, recrutés à des salaires adéquats, qui rajeunissent, intempérisent et réparent les fenêtres en place, pour un coût analogue ou moindre et avec un rendement comparable ou meilleur. L'entretien et le soin judicieux des bâtiments offrent de bons emplois, font appel aux matériaux locaux et, finalement, ont beaucoup plus de retombées que l'installation de produits « sans entretien ».

Tout comme pour les bâtiments, les compétences et les connaissances des métiers traditionnels doivent être préservées afin de maintenir la culture qui soutient nos collectivités.

Lentement, mais de plus en plus, les collectivités, les régions et même les pays reconnaissent l'importance des connaissances propres aux métiers traditionnels. Le Japon protège ces connaissances et la formation appropriée par ses lois, tandis que la Grande-Bretagne se dote de centres de formation aux métiers traditionnels. L'Alberta et la Saskatchewan offrent des bourses d'études aux étudiants qui s'orientent vers les métiers traditionnels, tout comme les sections de Port Hope et de London de l'Architectural Conservancy of Ontario. Imaginez ce qui arriverait si chaque collectivité appuyait financièrement un étudiant ou deux par année pour suivre un de nos programmes ou une formation comparable dans un établissement comme le nôtre. En à peine quelques années, ces collectivités disposeraient de personnes capables, prêtes à commencer à travailler dans leurs propres projets locaux de conservation du patrimoine.

Le patrimoine immatériel, manifeste dans l'entretien des vieux bâtiments, a des répercussions profondes sur la qualité, la durabilité et l'utilité de notre patrimoine matériel. Par conséquent, ces connaissances et compétences doivent bénéficier du soutien de ceux qui en ont besoin. Si la réflexion, les techniques et la qualité des métiers patrimoniaux sont reconnues, la sauvegarde de nos récits par l'intermédiaire du patrimoine construit sera beaucoup plus proche de la réalité. Préservons les métiers, et le patrimoine bâti suivra.

Andrew Pamenter est professeur en charpenterie et menuiserie patrimoniales au Collège Algonquin, à Perth. Christopher Hahn est le doyen du campus de Perth.

Collège Algonquin, campus de Perth (Marketing), programme en maçonnerie traditionnelle et patrimoniale

Aliments et boissons

« Je suis moi-même revenue de Windsor avec une pizza géante dans le coffre de la voiture à plus d'une occasion, et on me demande souvent d'expliquer ce qui rend cette pizza si spéciale. »

Photo : Monica Semande

Photo : Musée de Windsor

Le secret est dans la pizza

Par Erin Semande

Le 19 juillet 2017, Erin Semande s'est entretenue avec Joe Ciaravino. L'article suivant contient des extraits de cette entrevue.

Assise à la table le midi, au bureau, je raconte souvent ce que j'ai vécu en grandissant près de Windsor, en Ontario – travailler chez Chrysler, vivre dans une ville frontière avec Detroit et savourer des spécialités locales, en particulier la pizza. La pizza de style Windsor, unique à la région, a toujours été un classique dans ma vie – lors de fêtes familiales, le vendredi soir pour relaxer ou même comme collation nocturne après de nombreux mariages à Windsor. Depuis mon arrivée à Toronto, j'ai remarqué que mes amis ont tendance à apporter une pizza précuite surgelée à la maison. Je suis moi-même revenue de Windsor avec une pizza géante dans le coffre de la voiture à plus d'une occasion, et on me demande souvent d'expliquer ce qui rend cette pizza si spéciale.

J'ai eu la chance de discuter avec Joe Ciaravino, président d'Antonino's Original Pizza Inc., pour aller au fond d'une question qui suscite la passion. Joe connaît la pizza de Windsor. Sa famille a ouvert Antonino's en 1959 et il a lui-même commencé à râper du fromage et à assembler des boîtes à pizza à 7 ans à peine.

Joe Ciaravino attribue la saveur incomparable de la pizza de Windsor au fromage Mozarella au lait entier Uniondale, fait par Galati Cheese. D'autres ingrédients distinguent bien sûr cette pizza : les champignons en conserve, du pepperoni râpé et des garnitures finement tranchées, qui garantissent une pleine saveur à chaque bouchée. La sauce (une recette secrète) est tartinée généreusement sur

la pâte non cuite. La pizza est cuite dans un four en pierre sur une mince couche de semoule de maïs, ce qui donne une fine croûte croustillante. De nombreuses pizzérias de Windsor ont adopté cette recette et ce mode de concoction, qui s'inscrivent dans une longue tradition. Les origines de la recette sont associées à l'un des plus anciens et plus célèbres restaurants de Windsor, Volcano Pizzeria, ouvert en 1957 par Frank Gualtieri et Eugenio Manza.

La tradition de la pizza de style Windsor est florissante. Pourquoi donc? Joe Ciaravino affirme que les résidents de Windsor sont de fins gourmets lorsqu'il est question de pizza – se proclamant même des experts en la matière! Dans cette ville, on aime la bonne pizza, rien de moins. Des pizzas précuites de Windsor ont été expédiées partout en Amérique du Nord. Au moment de notre discussion, Joe préparait la livraison d'une pizza vers la Colombie-Britannique.

Les gens de Windsor ont l'embarras du choix lorsque vient le temps de commander une pizza dans leur ville réputée pour cela. Tout le monde a sa préférence, et « la meilleure » est un chaud débat non résolu. Si vous passez par Windsor, faites-y une halte pour déguster une pizza de style Windsor – vous croquerez dans un morceau du patrimoine culinaire ontarien.

Erin Semande, qui a grandi avec la pizza de style Windsor, travaille aujourd'hui à la Fiducie du patrimoine ontarien comme registratrice provinciale pour l'administration du patrimoine.

Photo : Joe Ciaravino

Photo : Musée de Windsor

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Sur les traces des premières brasseries torontoises

Par Jordan St. John

La bière, vue comme un artefact, peut en dire long sur la culture qui l'a produite. Songez à Molson Canadian par exemple. Cette marque résume une époque et reflète un ensemble d'attitudes associées à l'identité canadienne. Si j'en juge par les annonces publicitaires de mon enfance, il était question de rejeter de façon véhémente les stéréotypes convenus et d'être apte à en boucher un coin à un collègue de bureau.

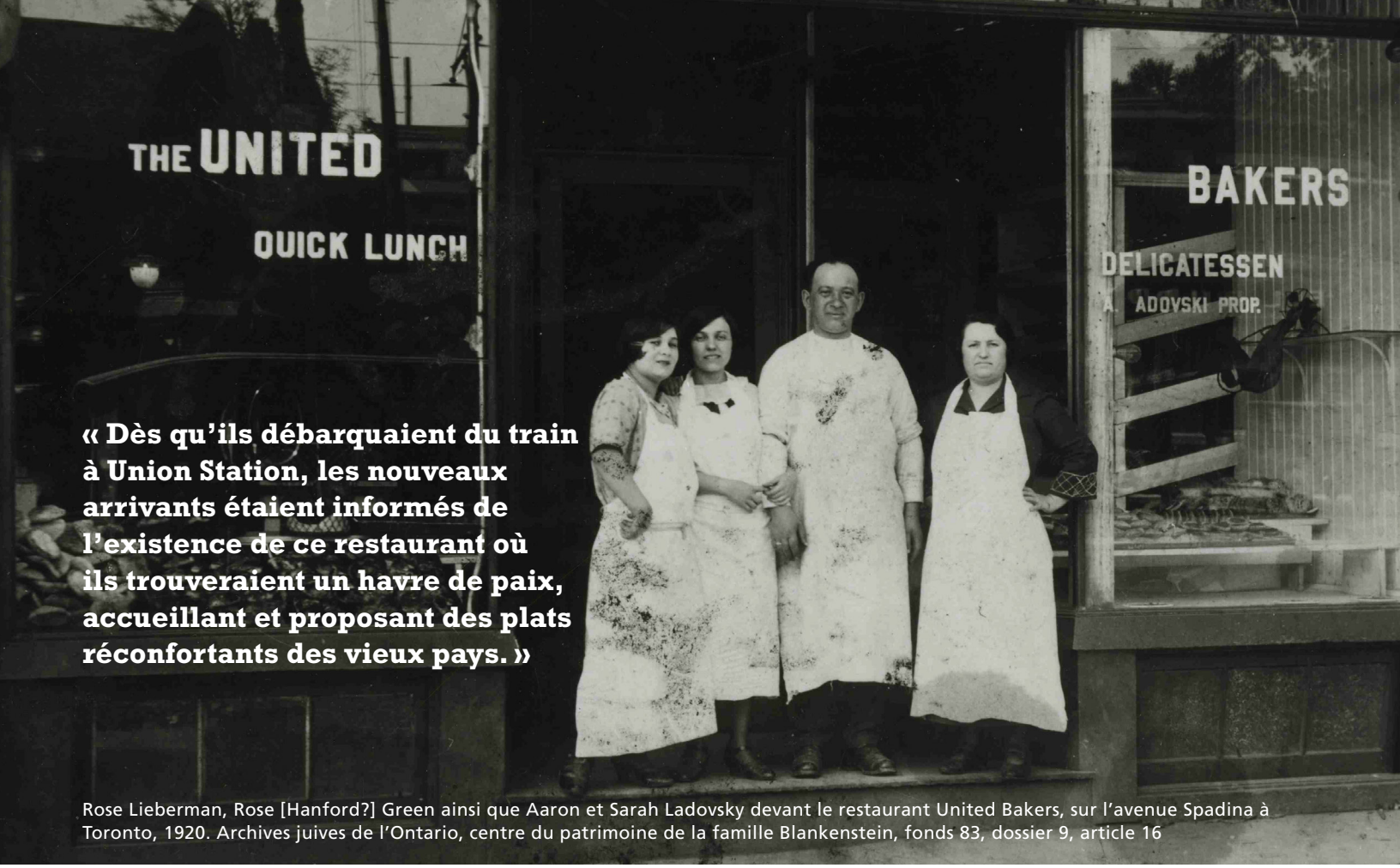
Il est difficile de penser à la bière sans faire référence à quoi que ce soit. Nécessité est mère d'invention, dit l'adage. Ainsi serait née la première bière à Toronto (brassée à Fort Rouillé par des commerçants français) : parfumée avec des pointes d'épinette, sucrée à la mélasse et fermentée avec du levain. Une mixture certes peu alléchante, mais dont la consommation, comparativement à l'eau, est plus tentante!

Au moment où les brasseries artisanales ont fait leur apparition dans le Haut-Canada dans les années 1790, on y produisait principalement du vin de blé – une boisson importée en Ontario par les loyalistes dits de l'Empire-Uni, eux-mêmes inspirés par les brasseurs hollandais de l'État de New York. Chaque vague de brasseurs anglais a apporté un nouveau savoir-faire et un bagage de connaissances. Prenez les frères Farr du village de Weston, dans le comté du Hertfordshire (Angleterre), qui ont appris à cultiver l'orge de brasserie. Au Canada, ils ont su tirer parti de ce savoir en ravitaillant le Fort York en bière. La brasserie Helliwell, établie sur un terrain nommé Todmorden Mill, à Toronto, tire ses racines dans le Yorkshire. On y fabriquait, durant les années 1830, un vin d'orge titré à 9,5 % d'alcool, dont j'ai pu reconstituer une version. Enoch Turner a été le tenancier d'un pub près de Burton-on-Trent. Je parie que le goût de la bière fabriquée dans les années 1840 par ce brasseur émigré à Toronto devait ressembler beaucoup à celui de la bière blonde brassée par Bass Brewers en Angleterre.

On peut en dire autant des brasseurs allemands. L'Ontario, notamment Waterloo, a été l'un des premiers endroits en Amérique du Nord à produire, dès 1830, de la lager selon des techniques de maturation à froid. La brasserie de Lothar Reinhardt, à Toronto, constitue fort probablement un parfait exemple d'importation d'une culture. Reinhardt aurait porté volontiers un toast à la « patrie de la lager » sans se douter qu'un jour éclaterait la Première Guerre mondiale. Ayant été apprenti chez Paulaner, il s'est approprié leur bière-bock, la rebaptisant « Salvador ».

Notre culture s'enrichit des traditions que les gens apportent en venant s'établir ici : un fait indéniable aujourd'hui comme hier.

Jordan St. John, une sommité de l'histoire de l'industrie brassicole en Ontario, est l'un des auteurs les plus réputés sur la bière au Canada. Il est l'auteur de trois livres, y compris l'ouvrage primé **Lost Breweries of Toronto.**



« Dès qu'ils débarquaient du train à Union Station, les nouveaux arrivants étaient informés de l'existence de ce restaurant où ils trouveraient un havre de paix, accueillant et proposant des plats réconfortants des vieux pays. »

Rose Lieberman, Rose [Hanford?] Green ainsi que Aaron et Sarah Ladovsky devant le restaurant United Bakers, sur l'avenue Spadina à Toronto, 1920. Archives juives de l'Ontario, centre du patrimoine de la famille Blankenstein, fonds 83, dossier 9, article 16

La soupe qui réchauffe : un restaurant de 105 ans conserve le patrimoine culinaire juif à Toronto

Par Jennifer Goldberg (entrevue avec Ruthie Ladovsky)

Si vous ne devez commander qu'une chose au restaurant United Bakers Dairy de Toronto, dites « soupe aux pois cassés ». Ce classique figure au menu depuis 105 ans, et la recette n'a jamais changé. C'est encore un plat parmi les meilleurs vendeurs. « Tout le monde vient ici pour manger les spécialités connues des années auparavant, confie la copropriétaire, Ruthie Ladovsky. Pour bien des gens dans notre communauté, c'est la soupe aux pois cassés. »

Ruthie et son frère Philip représentent la troisième génération de propriétaires de ce restaurant familial spécialisé dans les plats à base de lait – une destination incontournable de la communauté juive de Toronto depuis plus d'un siècle. Leurs grands-parents, des immigrants de la Pologne, ont ouvert United Bakers en 1912 dans le centre-ville jadis connu sous le nom « The Ward ». C'était, à l'époque, le cœur de la vie juive urbaine. « Mes grands-parents voulaient un restaurant où n'importe qui pouvait aller, peu importe l'origine ou le type de judaïsme pratiqué », raconte Ruthie. (Le menu réservé aux produits laitiers faisait en sorte qu'ils n'auraient pas à se soucier des règles entourant la viande casher.)

United Bakers est rapidement devenu lieu de rencontre empreint de nostalgie pour les immigrants juifs à la recherche d'un bon bagel. Dès qu'ils débarquaient du train à Union Station, les nouveaux arrivants étaient informés de l'existence de ce restaurant où ils trouveraient un havre de paix, accueillant et proposant des plats réconfortants des vieux pays, comme le poisson gefilte, les blintzes et le hareng mariné.

Aujourd'hui, les Ladovsky servent exactement les mêmes plats à des clients de quatrième génération qui affluent encore vers le restaurant pour déguster des repas en famille. De nombreuses recettes demeurent identiques à celles conçues par leurs grands-parents, et c'est précisément pourquoi les gens font encore la queue jusqu'à l'autre côté de la porte. « Bien des jeunes ne se soucient plus de cuisiner les plats traditionnels, observe Ruthie. Quel bonheur de pouvoir aller à un endroit où le menu propose des plats qui font partie du patrimoine – qui nous font sentir chez nous! »

Ruthie Ladovsky est l'une des copropriétaires du restaurant United Bakers Dairy à Toronto.

Raconter des histoires

« Les histoires sont des créations éphémères faites de paroles exprimées de vive voix par le conteur avant d'être réinventées par l'auditeur. À l'image des graines, les paroles s'envolent et voyagent jusqu'à trouver un terreau fertile pour prendre racine. »

Dan Yashinsky

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

La pérennité de la culture franco-ontarienne

Par Glen O'Farrell

Le 150e anniversaire du Canada est l'occasion pour l'ensemble du pays de se replonger dans son histoire pour mieux repenser son avenir.

Pour Groupe Média TFO, c'est aussi le moment de célébrer ses 30 ans et de faire le point sur son parcours en tant qu'entreprise médiatique publique à vocation éducative, reflet de la francophonie ontarienne depuis ses premières minutes sur les ondes.

Ayant fait ses débuts dans les années 1970, la programmation en français de TFO est créée dans un contexte politique et social de redéfinition identitaire par les collectivités francophones minoritaires du pays soutenu par le Gouvernement en place. Celle-ci passe notamment par un retour sur les origines mêmes de la communauté et sur l'identification de personnalités et d'étapes marquantes de son histoire pour construire un ensemble de références cultuelles reconnues et partagées. Avec des productions comme Villages et visages, Le lys et le trillium, Francoeur, Panorama ou encore Les Ontariens, qui font découvrir l'Ontario français à travers le quotidien de ses habitants, TFO participe à nourrir la mémoire collective et cristallise ainsi durablement l'identité franco-ontarienne. Pour la première fois, les franco-ontariens se découvrent à la télévision, d'un bout à l'autre de la province. Non seulement TFO présente les différentes régions francophones aux franco-ontariens, mais la chaîne parle également d'eux, de leurs histoires, de leurs défis; et leur offre une tribune où s'exprimer.

Trente ans plus tard, par le biais de sa riche programmation et de ses applications éducatives en français, TFO continuer de raconter et transmettre des histoires qui ont vocation à inspirer les publics en mettant sur le devant de la scène la diversité culturelle du pays mais aussi des francophones engagés. Après un virage numérique entrepris il y a maintenant 6 ans, les nouvelles technologies soutiennent et amplifient notre mission d'information et de diffusion des histoires de franco-ontariens. Sur les médias sociaux et sur nos plateformes numériques, cumulant aujourd'hui plus de 350 millions de vues sur YouTube, la communauté se voit, partage, échange.

Notre Laboratoire d'Univers Virtuels (LUV), premier studio de décors virtuels à utiliser une technologie unique de jeux vidéo au service de la production de contenu éducatif propose de nouvelles expériences audiovisuelles interactives stimulantes et engageantes. Cette alliance originale nous permet de captiver la nouvelle génération en créant des environnements immersifs surprenants qui font voyager les jeunes. Et à travers ces nouveaux récits, nous revendiquons une modernité affirmée qui témoigne des réalités actuelles des franco-ontariens, de leurs succès, leur avant-gardisme, leur pouvoir de création et leur audace.

Photo : Université de Sudbury

Mené par sa mission Numérique, Éducative et Francophone, Groupe Média TFO œuvre au développement d'un sentiment d'appartenance qui accompagne les publics tout au long de leur vie, des capsules et séries Mini TFO et FLIP TFO pour les plus jeunes, aux entrevues et reportages Carte de visite, TFO 24.7 ou encore #ONfr à destination de leurs aînés.

Devenu, en quelques années, une véritable institution pour plus de 8 millions de foyers canadiens, Groupe Média TFO fait désormais partie du patrimoine et des symboles de la communauté franco-ontarienne. Fier de son identité francophone, TFO la partage avec toutes celles et ceux qui s'y reconnaissent à travers le monde pour faire rayonner la Francophonie de chez nous et donner toujours plus de poids à la reconnaissance de la contribution des communautés francophones au rayonnement de l'Ontario, à son dynamisme et à sa vitalité.

Encore aujourd'hui, l'un des plus gros défis pour la communauté franco-ontarienne, souvent invisible, inaudible et répartie sur un vaste territoire, reste l'assimilation. La langue est donc d'une importance cruciale pour la population, quel que soit son âge, et pour l'affirmation de son identité.

C'est pourquoi nous nous efforçons de représenter les multiples accents de la francophonie canadienne et d'exporter nos contenus pour les partager avec le plus grand nombre. C'est aussi le pouvoir des histoires : elles perdurent bien au-delà des vies qui y figurent, se transmettent de génération en génération et, bien racontées, elles ne connaissaient pas de frontières. Notre docufiction Le Rêve de Champlain, qui célèbre l'arrivée de Samuel de Champlain au Canda avec la reconnaissance de son passage en Ontario en 1615, en est la preuve. Dorénavant distribué en Europe (France, Espagne, Italie), il offre une vitrine à l'une des grandes histoires du Canada, au cœur même de notre affirmation identitaire.

Avec l'entrée récente de l'Ontario comme membre observateur à l'OIF, le rôle d'acteurs comme Groupe Média TFO devient essentiel pour faire une différence et contribuer au rayonnement de notre Francophonie. Livres (54 récits et illustrations inédits dans l'application de lecture Boukili), chansons (traditionnelles et contemporaines), témoignages, séries, capsules éducatives, comptines, jeux ou encore sketches sont une porte ouverte sur la richesse de la communauté franco-ontarienne, sur ses valeurs et sur son patrimoine. Bâtis autour d'héritages culturels et sociaux communs à travers lesquels les franco-ontariens et les francophones en milieux minoritaires se retrouvent, ces récits, qui leur ressemblent et les rassemblent, assurent la pérennité de la culture franco-ontarienne.

Glen O'Farrell est le président et chef de la direction à Groupe Média TFO. Cet article a été traduit du français vers l'anglais.

Expressions poétiques

Par Nadine Williams

Photo gracieusement fournie par Nadine Williams

Je raconte de vive voix et sous forme écrite, la plupart du temps à travers la poésie, ou encore sous une forme offerte par les arts visuels. L'inspiration s'est manifestée quand j'ai découvert l'écriture comme approche thérapeutique pour surmonter de grandes difficultés. L'accueil reçu après le partage a eu un effet catalyseur.

L'impact de la mise en récit sur ma culture et ma communauté est multiple – de la transmission de traditions orales à l'accueil d'immigrants et à la révélation de leurs racines, de l'inspiration d'aspirants artistes à la sensibilisation à la dimension culturelle auprès d'un auditoire étranger, en passant par l'introspection, afin de prendre la parole pour d'autres qui, pour diverses raisons, sont sans voix. La parole nous habilite et pousse autrui à l'audace, à trouver son mode d'expression créative, et elle donne des lettres de noblesse, de la respectabilité à l'art d'écrire et de raconter.

Longtemps après ma retraite et mon retrait du monde, mon œuvre me prolongera et continuera de toucher intérieurement.

Nadine Williams, originaire de la paroisse de Sainte-Marie, en Jamaïque, est une poète et auteure primée.

VIDÉO

The Immigrant Child

I am the immigrant child

Born and bred on the fingers of bananas
backs of chickens heads of goats livers tripes and kidneys of cows

The immigrant child whose forefathers hoarded their monies to ensure that on September mornings there would be no bawling

Since I like the rest could stand with the best big up my chest and proudly tell the teachers good morning

Yes I am the immigrant child whose very large family shared two bedrooms and one verandah

Who fumbled with bottled torches at nights to find the toilets

And though I may reside in four and five bedroom houses with en-suites attached

There was a time when I had roofs that were thatched and patched to keep the waters at bay

Hey hear me when I say

I am the immigrant child who has embarked upon a land of promise

A land foretold many years ago

A land where milk and honey flows

The immigrant child whose migration and subsequent integration has made me a proud Canadian

Entitled to all that the shores of Nova Scotia Manitoba British Columbia Newfoundland and Labrador has in store

As much sap as my tongue can lap from the barks of the maple trees while mastering as many degrees as my tuition fees deems feasible

The immigrant child whose rich heritage oozes from my pores as I try to ensure that the doors of these great memories are open wide to impart a sense of humility and pride

While being a guide to this generation and the generations after that

I am the immigrant child

Born and bred on the fingers of bananas backs of chickens heads of goats livers tripes and kidneys of cows

And I am the immigrant child who will die humbly holding dear

The heart of the breadfruit.

Par Nadine Williams

Ce poème rédigé en anglais parle de l'expérience de l'immigration au Canada perçue par l'auteure. Consultez la page heritagetrust.on.ca/monontario pour voir une vidéo de Nadine en train de réciter *The Immigrant Child* (L'enfant immigrant).

Photo : Soozi Schlanger

Image prise lors du festival du conte de Toronto de 2017.

L'art de conter

Par Dan Yashinsky

L'art de raconter se tisse au fil des jours sur la trame du quotidien. Des histoires fascinantes, inoubliables, touchantes au point de bouleverser une vie, peuvent être racontées à table, lors d'un long trajet en voiture ou autour d'un feu de camp, un soir d'été. Les aînés des Premières Nations, les griots d'Afrique, les bardes traditionnels et les conteurs des villages puisent dans un répertoire de contes pour instruire, divertir et inspirer toute une communauté.

Comment conter? Rien de plus simple : invitez vos éventuels auditeurs à s'approcher, prenez la parole et parlez clairement. Le « pourquoi » de l'histoire... voilà cependant qui n'est pas chose simple. Les histoires sont des créations éphémères faites de paroles exprimées de vive voix par le conteur avant d'être réinventées par l'auditeur. À l'image des graines, les paroles s'envolent et voyagent jusqu'à trouver un terreau fertile pour prendre racine. Tout conteur qui utilise les histoires pour instruire, divertir et inspirer a habituellement une idée de leur portée. Pourquoi un auditeur – ou des milliers – voudrait-il entendre un récit en particulier, s'y accrocher ou en tirer une leçon? Aussi, pour saisir intuitivement le « pourquoi », tout conteur doit avoir été transporté par l'histoire s'il veut la transmettre.

J'ai commencé à conter autour d'un feu au camp Bolton. Les campeurs ne souhaitaient entendre que des histoires. Le plus merveilleux pour moi, c'était de les voir devenir les auditeurs les plus attentifs du monde.

Chaque lieu est différent, mais l'essence même de la narration ne change pas. Avec le soutien de Storytelling Toronto, Dinny Biggs et moi avons mené un projet intitulé Village of Storytellers (le « village des conteurs ») à Regent Park pendant quelques années. Des conteurs, issus de différents horizons culturels, ont mis en commun leurs récits personnels et traditionnels, créant ainsi un merveilleux maillage intergénérationnel. Pour les auditeurs, une telle mise en commun créait une solidarité au sein de la communauté. Je travaille actuellement au centre des sciences de la santé Baycrest en qualité de conteur en résidence. J'interviens auprès de patients dans différents départements, notamment en psychiatrie, en soins palliatifs et en réadaptation. Faire connaître au monde de la santé la magie du langage imagé a été, pour les participants et pour moi-même, une révélation intérieure transformatrice. J'appelle cette approche « Storycare » – la « récithérapie » ou la « thérapie par le conte ». Les gens au centre Baycrest ont accueilli l'art de conter comme une nouvelle façon, bien qu'ancrée dans une tradition très ancienne, d'exprimer des idées, souvenirs, rêves, influences culturelles et espoirs pour l'avenir.

La nature de mon travail m'amène à réfléchir à la façon dont la narration change le cours des choses pour les patients, leurs familles et le personnel. Loin des scènes de spectacle, ce genre de transmission orale est essentiellement une forme d'intervention artistique. J'espère comprendre la portée et les bienfaits de l'approche « storycare », et d'en diffuser le concept et les pratiques auprès d'autres artistes intervenant dans les milieux de soins de santé. De manière générale, l'art de conter connaît un début de renouveau à l'échelle internationale. Il est exaltant de voir les gens partout dans le monde redécouvrir un art ancien qui recourt aux éléments les plus simples – la voix, l'écoute, la mémoire et l'imagination – pour donner un sens et susciter l'émerveillement au sein de la communauté.

Dan Yashinsky est un conteur, auteur et organisateur communautaire canadien bien connu.

Sur la route avec MonOntario

Par David Leonard et Olivia Wallace

Que signifie l'Ontario pour vous? C'est une question vaste, mais son étendue constitue sa force. La Fiducie du patrimoine ontarien a pris le chemin, cette question en poche, dans le cadre de la Tournée MonOntario.

Dans les festivals, les musées et autres événements auxquels nous avons participé, nous avons posé la question à la volée – d'Ottawa à Thunder Bay et de Temagami à Windsor. Saisissant l'occasion offerte par le 150e anniversaire de la province, MonOntario engage des conversations avec des gens de toutes les communautés ontariennes. Notre travail durant la tournée a encouragé Ontariennes et Ontariens à se concentrer sur leurs expériences quotidiennes, nous aidant ainsi à enregistrer leurs contributions de façon durable.

Les réponses que nous avons reçues reflètent la diversité du patrimoine culturel intangible de l'Ontario. MonOntario favorise une réflexion sur la préservation de l'héritage qui nous a été légué et développe une connaissance inclusive de l'histoire, du patrimoine et des lieux. Bâti à partir de zéro, cet héritage est inscrit dans la trame de chaque communauté visitée. Un tel projet permet de recueillir non seulement les récits de diverses communautés, mais également les modes de transmission mêmes, qui font partie intégrante de la personnalité de chaque groupe, chaque personne. Notre motivation? Les voix enthousiastes des personnes rencontrées, leurs visages qui s'illuminaient en racontant des moments spéciaux et des souvenirs de lieux chargés de signification.

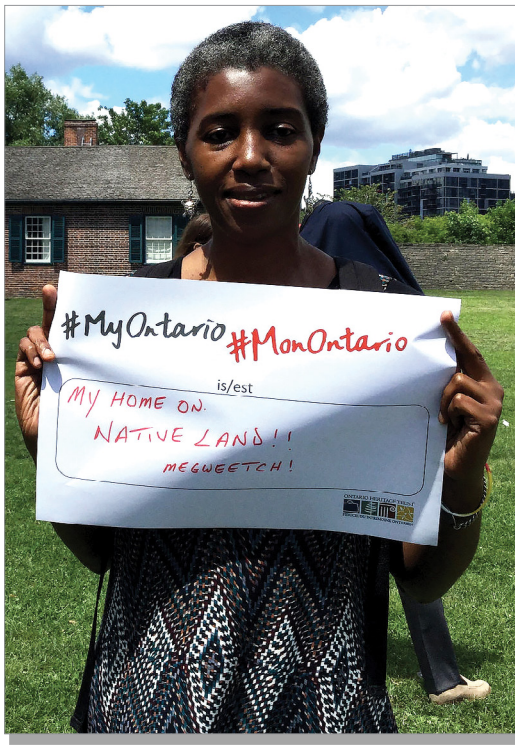
Nous avons travaillé fort pour tenter de reconnaître et d'intégrer la multiplicité des expériences vécues d'un bout à l'autre de l'Ontario. Bien que les édifices patrimoniaux et les sites historiques soient intimement liés à l'histoire locale et aux lieux, bien des Ontariens ne voient pas le patrimoine que représente l'architecture d'un manoir victorien ou d'une succursale de banque de style Beaux-Arts. Peut-être n'estiment-ils pas l'influence institutionnelle et le privilège de l'occupation. De nombreuses personnes établies dans

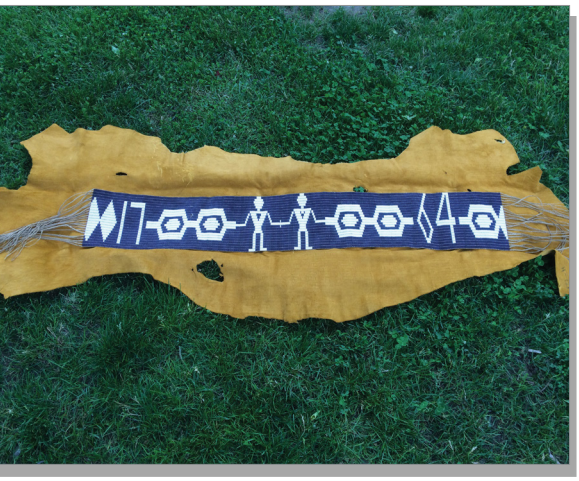
VIDÉO

MyOntario
A vision over time

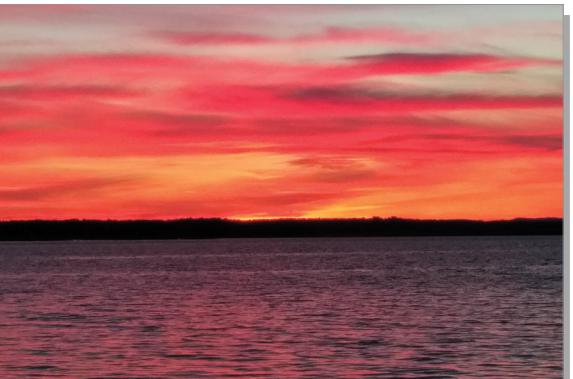
MyOntario | MonOntario
is | est
friends
#MyOntario
#MonOntario
ONTARIO HERITAGE TRUST
FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN

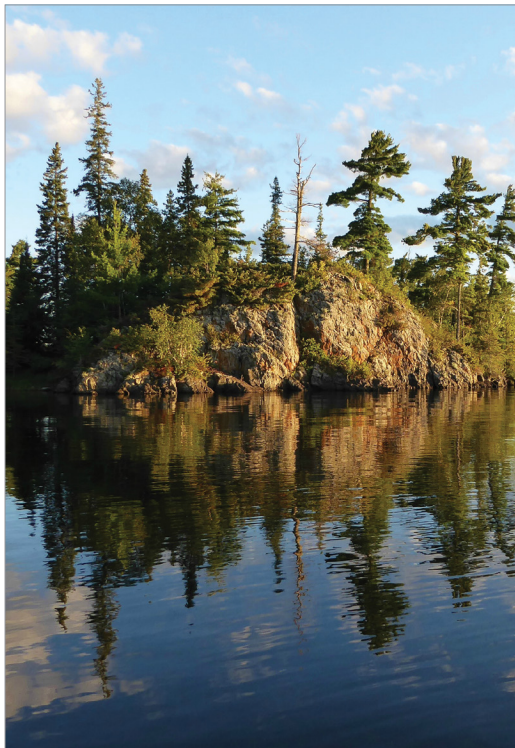
MyOntario | MonOntario
is | est
Home
#MyOntario
#MonOntario
ONTARIO HERITAGE TRUST
FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN

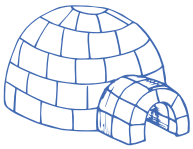

#MyOntario
#MonOntario
is/est
MY HOME ON
NATIVE LAND!!
MEGWEETCH!



MyOntario | MonOntario
is | est
Emancipation
Day
FREE AT LAST!
#MyOntario
#MonOntario
ONTARIO HERITAGE TRUST
FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN







HOME

l'Ontario d'aujourd'hui – et autochtones de la province – ont fait part de leur histoire par des contes (traditions orales). MonOntario reconnaît et utilise ces éléments immatériels du passé et du présent de l'Ontario.

Bien entendu, les contributions que nous avons reçues comportent des thèmes récurrents. La nature et le patrimoine naturel sont sans doute les thèmes les plus courants – de la cueillette de fraises à la pratique du canoë sur les Grands Lacs. Nous avons également obtenu différentes interprétations du « foyer » ou du « chez-soi », communiqué dans un élan d'enthousiasme partagé par les Ontariens, récemment arrivés ou vivant dans la province depuis des générations. Les gens ont parfois fait part d'expériences personnelles difficiles, rappelant les occasions saisies, les épreuves subies et les victoires vécues par leurs ancêtres à leur arrivée en Ontario. La myriade de méthodes employées pour communiquer les thèmes communs, donnant à notre voyage des perspectives variées, a éclairé les similitudes et les différences des vastes régions de l'Ontario, révélant les variations locales qui font de nous des Ontariens et des Ontariennes.

Ces réflexions traduisent une vision réaliste et juste de la vie ou d'un passage en Ontario. La passion exprimée par les touristes à notre kiosque est forte. Au fil de nos interactions, nous avons constaté la valeur que revêtent pour plusieurs les divers attraits des communautés, comme les parcs locaux et les centres communautaires.

L'enthousiasme et la gratitude que témoignent les gens en nous racontant leur histoire confirment l'importance de notre travail et la nécessité de le poursuivre.

Lors du lancement de MonOntario, en février 2017, dans le dernier numéro de *Questions de patrimoine*, de nombreuses contributions nous provenaient de personnalités publiques. En août 2017, la plupart provenaient de monsieur et madame Tout-le-monde, rencontrés aux divers événements. Grâce aux nombreux participants, la voix collective et une vigueur nouvelle ont animé le projet, qui continue de croître en inclusivité et en diversité.

Nous remercions sincèrement chaque personne ayant pris le temps de s'arrêter pour nous parler pendant notre voyage dans des endroits parfois nouveaux, parfois familiers. Merci également de votre accueil chaleureux et de vos réflexions honnêtes. Tout en poursuivant notre projet, nous espérons voir grandir la collection de récits et de visions de MonOntario grâce aux voix riches et diversifiées qui constituent le patrimoine intangible de la province, tout en tentant de lui rendre justice.

Olivia Wallace et David Leonard sont des ambassadeurs de la Tournée MonOntario qui ont passé le printemps, l'été et l'automne 2017 à parcourir de nombreuses communautés disséminées dans toute la province pour en recueillir les histoires.

« La myriade de méthodes employées pour communiquer les thèmes communs, donnant à notre voyage des perspectives variées, a éclairé les similitudes et les différences des vastes régions de l'Ontario, révélant les variations locales qui font de nous des Ontariens et des Ontariennes. »

Arts de la scène

« L'orchestre baroque Tafelmusik œuvre à la redécouverte de joyaux musicaux du passé, célébrant les instruments historiques que nous ont légués les univers de Bach, Vivaldi et Handel. Notre collaboration avec le Trio Arabica, qui préserve le riche patrimoine de la musique classique arabe, nous permet de faire revivre pour le public d'aujourd'hui les riches cultures de l'Allemagne et de la Syrie du XVIII^e siècle. »

Alison Mackay, contrebassiste au sein de Tafelmusik et créatrice de « Tales of Two Cities: The Leipzig-Damascus Coffee House »

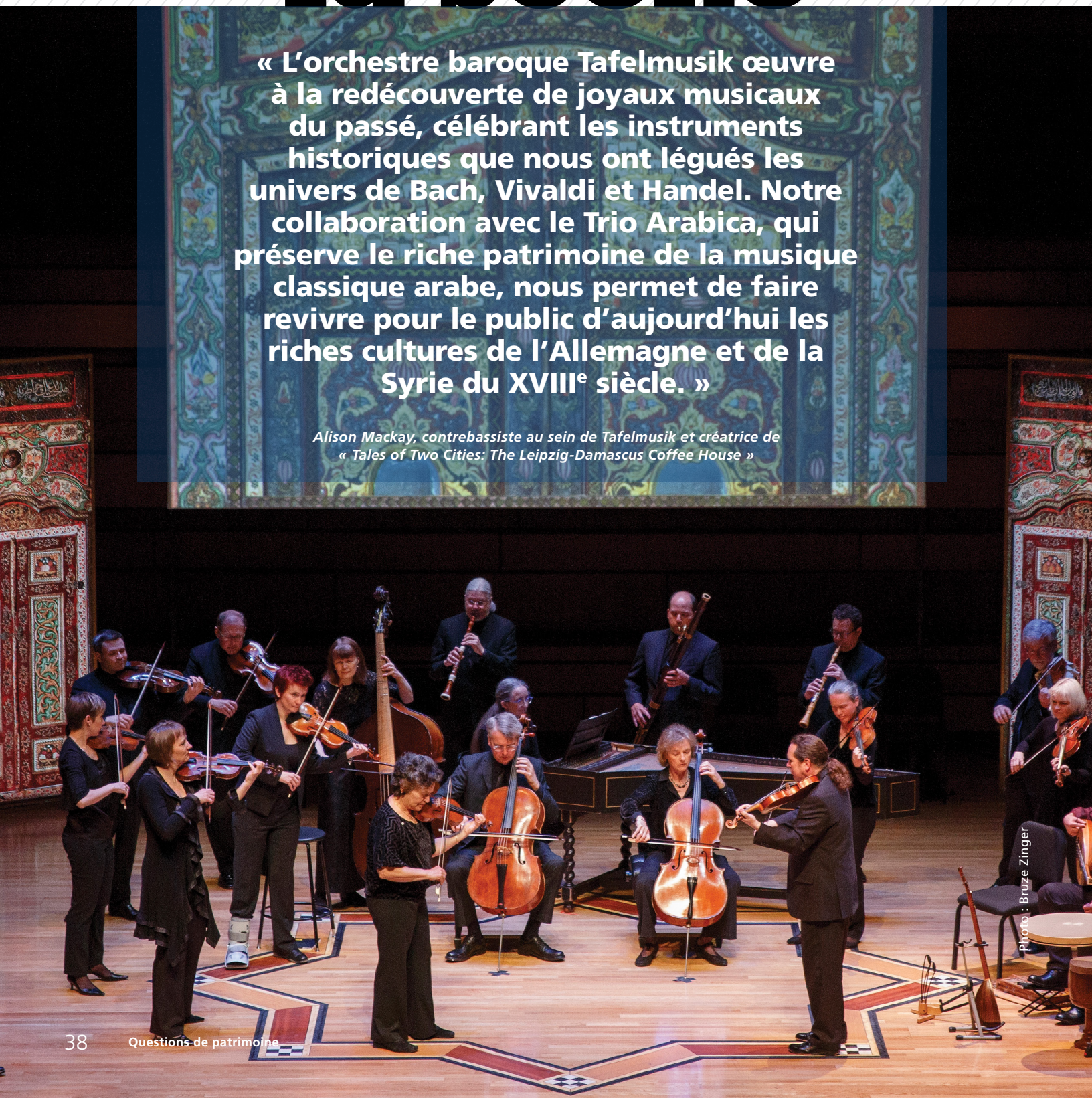


Photo : Bruze Zinger

Photo: Ryan Osman et Norman Osman

Portrait de famille

Par Ariko

Les petites villes rurales ontariennes sont une douceur pour les yeux des voyageurs de la province, un rafraîchissement pour l'esprit. Mais peut-être faut-il s'y attarder plus longuement pour en saisir la culture sous-jacente, celle qui forme l'identité. Un second regard ou un discours passionné peut aussi en révéler beaucoup sur l'environnement et le patrimoine qui a façonné les lieux.

S'installer à Tiny en Ontario, un canton du comté de Simcoe, avec leurs trois jeunes filles, dans les premières années de leur mariage, a été une passionnante aventure pour Louis Lefaive, un Franco-Ontarien dont la famille avait vécu dans la région depuis le milieu des années 1800, et sa femme Laura. Le couple était heureux d'élever ses enfants dans un environnement favorisant une immersion dans la langue et la culture françaises. Lorsque la famille s'est installée à Tiny, la musique faisait déjà partie intégrante de la vie quotidienne du foyer Lefaive, et jouer en public aux côtés de leurs père et mère musiciens était naturel pour les aînées, Kelly et Jill.

Un piano a été leur premier achat pour leur nouvelle maison – une nécessité pour une famille aussi passionnée par la musique. Kelly et Jill (âgées alors de 6 et 4 ans) savaient ce qu'elles voulaient : des leçons de danse! Par chance, une violoniste férue de son instrument et des danses traditionnelles de la vallée de l'Outaouais venait d'emménager dans la région. Peu à peu, les trois filles, même la plus jeune Nicole, se sont mises à danser et à jouer de la musique sous sa direction. Elles ont assimilé avec enthousiasme les genres musicaux traditionnels, transmis de génération en génération. Pendant ce temps, elles étaient immergées dans le répertoire folklorique franco-canadien traditionnel au sein de leur communauté française. La famille, menée par Louis, offrait des prestations lors d'événements culturels et communautaires locaux. Grâce à des occasions importantes, le groupe a commencé à développer ses propres harmonies dans un style énergique, désireux de faire valoir et de refléter l'histoire et le dynamisme de la culture franco-ontarienne.

Ce fut la naissance d'Ariko. Produit de traditions musicales orales et d'un mélange d'expériences musicales issues d'une communauté valorisant l'expression artistique, Ariko a pu transmettre et interpréter sa passion pour la musique traditionnelle, et pour ses compositions originales, à de nombreux publics, comme ceux de la scène principale du Mariposa Folk Festival, lors du spectacle de la solidarité franco-ontarienne et dans des concerts au Centre Harbourfront à Toronto. Devenues adultes, les filles continuent de partager la richesse de leur patrimoine musical avec la nouvelle génération, grâce à des représentations en famille, ou encore en enseignant et en tenant des ateliers de musique traditionnelle française.

La passion d'Ariko est palpable dans son album paru en 2017, *Portrait de famille*, un véritable portrait de cette famille musicale et des traditions qui ont façonné sa musique.

Originaire de Tiny, Ontario, Ariko se caractérise par des harmonies vocales et les violons fougueux des sœurs Nicole, Jill et Kelly, qu'accompagne une section rythmique énergique et entraînante formée par les parents Louis et Laura.

VIDÉO

Photo : Mariposa Photography

Pour continuer de faire rire l'Ontario

Le *Baroness von Sketch Show* est une série humoristique à sketches, au féminin, diffusée sur les ondes de CBC, qui « rend hommage à l'absurde, déterre les situations embarrassantes et tourne en dérision nos vies au quotidien ». La Fiducie a récemment rencontré les femmes de la troupe humoristique pour leur demander ce qui, à leur avis, rend l'Ontario si rigolo.

« Imaginez la vie sans le rire, sans aucun rapprochement, sans cet éclair de joie en songeant : « Comme c'est vrai! »

Photo : Erin Simkin

Aurora Browne

Je pense que les Canadiens sont foncièrement des gens drôles. Il y a quelque chose d'unique au fait d'être le petit frère des gros États-Unis – d'être étranger à bien des manifestations culturelles venant des quatre coins du monde et d'être appelé à devoir traiter avec notre puissant voisin du Sud. Ce petit quelque chose procure un léger sentiment d'aliénation et la vision indispensable pour être comédien. Et puis, il faut dire qu'ici, la météo peut littéralement nous tuer. Rien de tel que d'envisager la lointaine possibilité de mourir de froid, d'effroi, pour faire ressortir l'humour le plus noir d'une personne. En Ontario, on trouve autant de petites agglomérations paisibles que de villes trépidantes, résolument urbaines. Nous avons la vision, mais aussi la possibilité d'exploiter notre humour pour faire carrière devant le petit écran!

Les comédies ontariennes et les institutions spécialisées dans le genre ont eu une forte influence sur moi, m'aidant même à forger ma carrière. Je ne serais pas ici aujourd'hui sans le Second City de Toronto. Premièrement, j'ai passé mes années de formation à suivre l'évolution de leur bébé, *SCTV*, ingénieux à souhait, m'imprégnant des trésors déployés à l'écran par ces comédiens de talent. Et, deuxièmement, j'ai été engagée dans la troupe d'improvisation là-bas. J'ai suivi une formation professionnelle d'actrice à l'Université York (baccalauréat en beaux-arts), mais c'est à The Second City que j'ai appris vraiment le métier, en faisant de l'improvisation et des sketches six soirs par semaine pendant deux ans et demi. Carolyn Taylor était alors mon acolyte et voilà que nous sommes à nouveau ensemble dans Baroness avec Jenn Whalen, en vedette dans la première revue de Second City que j'ai vue en spectacle.

Nos sketches pour le *Baroness von Sketch Show* sont inspirés de nos vies. Nous portons attention aux petits moments de la vie, aux habitudes, aux vérités embarrassantes, puis nous mijotons tout cela dans la salle d'écriture. Plus les gens disent « Oh! Mon Dieu, moi aussi! », plus le sketch tient debout.

Je pense que les gens se tournent toujours vers les sketches parce que c'est une formule qui permet de dire la vérité, d'aborder rapidement n'importe quel sujet et d'en rire un bon coup, non sans ironie. Sans compter que pour *Baroness*, notre formule est une véritable bénédiction, car il est encore plus facile qu'avant pour les gens de commenter les sketches du spectacle sur les médias sociaux. La durée d'attention se raccourcit de plus en plus; aussi, le sketch fait rire les gens en deux temps, trois mouvements.

La comédie conserve sa pertinence de nos jours. Imaginez la vie sans le rire, sans aucun rapprochement, sans cet éclair de joie en songeant : « Comme c'est vrai! » Nous ne sauvons pas de vies humaines à proprement parler par notre travail de création, mais nous tentons de rendre la vie plus agréable pour tous; nous essayons de faire comprendre aux gens qu'ils ne sont pas seuls et que oui, on peut bien se marrer!

Jennifer Whalen

L'Ontario a profité, au fil des ans, de l'humour que des Canadiens d'autres provinces ont apporté en déménageant ici, contribuant ainsi grandement à notre drôlerie collective. Mais il ne faudrait pas négliger le rôle d'institutions qui continuent d'inspirer et d'influencer de jeunes comédiens.

Pour mes 16 ans, mon professeur d'art dramatique, M. Kunder, et quelques amis m'avaient emmenée voir un spectacle de Second City au Old Fire Hall, à Toronto. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi excitant de ma vie. J'ai aimé l'énergie et apprécié les risques que prenaient les artistes. Mike Myers personnifiait le rocker Wayne Campbell, plus tard la vedette du film *Wayne's World* (*Le monde selon Wayne*). C'était en 1986, bien avant qu'il ne devienne célèbre. Cela a été une soirée magique, marquante que j'ai vite remisée aux oubliettes. Dans ma jeune vingtaine, alors que je cherchais ma voie, j'ai fini par suivre des cours d'improvisation à Second City. C'est alors que d'un coup, le désir ardent de faire partie de Second City s'est réveillé. Être membre de la troupe de Second City a eu une énorme influence sur ma carrière. J'ai eu l'occasion de rencontrer tellement de personnes incroyablement talentueuses qui sont devenues des amis et des collègues de travail. J'y ai trouvé ma « tribu ». Curieusement, comme pour boucler la boucle, mon mari est ami avec Mike Myers et je dois donc lui rappeler la première fois que moi je l'ai vu.

Lorsque je prépare du contenu pour *Baroness*, mon processus créatif est assez simple. Quand je me lève le matin, je n'ai aucune idée de ce sur quoi je vais écrire. Puis, je prends le transport en commun pour me rendre au travail. Au cours du trajet, j'obtiens déjà cinq idées de sketches. Je vis à Toronto. Me retrouver coincée dans le trafic est un des thèmes majeurs de ma vie ces derniers temps.

Peu importe ce qui arrive, on peut toujours choisir d'en rire. Les sketches comiques sont une excellente façon d'obtenir sa dose de rire; c'est un genre très polyvalent. Ils peuvent servir plusieurs fins, comme présenter une tranche de vie ou offrir une parodie. Ils se prêtent bien aux échanges et ils sont parfaits pour les personnes, comme moi, avec une capacité d'attention limitée.

Aurora Browne et Jennifer Whalen composent la moitié de la troupe du* Baroness von Sketch Show*. Ces comédiennes primées continuent de nous faire rire chaque semaine sur les ondes de CBC.

L'univers numérique

« De plus en plus, nous saisissons et vivons nos expériences, parfois entièrement, dans un espace virtuel. Voilà la définition même de l'immatérialité. »

Pont Playter's Bridge, 1796, aujourd'hui le pont de la rue Winchester (photo de 2013 : Summer Leigh)

L'immatérialité de nos univers numériques

Par Katerina Cizek

À quand remonte la dernière fois où vous avez imprimé des photographies ou fait un album de photos que vous pouviez tenir entre vos mains? Il y a un petit bout de temps peut-être?

Mais vous documentez sans doute régulièrement votre vie avec des images numériques. L'utilisateur d'un iPhone moyen capte environ 150 images par mois. Pour certains, il s'agira de photos d'enfants prises par téléphone, comme celle d'un fils faisant sa grande entrée dans un pow-wow annuel. Pour d'autres, ce sera des images GIF d'une dégustation de tartelettes au beurre lors d'un festival ou encore des scènes tirées d'une installation de réalité virtuelle dans une galerie d'art. Il ne fait aucun doute que, comme partout ailleurs dans le monde, les Ontariens ont pris le virage numérique. De plus en plus, nous saisissons et vivons nos expériences, parfois entièrement, dans un espace virtuel. Voilà la définition même de l'immatérialité.

La culture numérique est résolument immatérielle, et les outils qui en sont issus aident parfaitement à documenter le patrimoine immatériel.

La simple photo de famille est une superbe métaphore de ce passage au numérique. Au lieu d'imprimer des copies papier de nos photos, nous stockons des années de souvenirs sur nos appareils et nos disques durs, ou dans le nuage, et les partageons avec nos communautés Facebook et Instagram, par exemple, ou par courriel ou d'autres médias sociaux. La plupart de ces images ne se matérialiseront jamais sur du papier ou, à l'intérieur d'un cadre, sur un mur.

Qu'arrivera-t-il à ces images – ces souvenirs – le jour où un appareil cessera de fonctionner ou lorsqu'on perdra un disque dur? Ou quand Facebook et YouTube modifieront leurs politiques? Et à qui les serveurs stockant nos photographies appartiennent-ils? Nous soucions-nous vraiment de la façon de préserver ces récits numériques, ces albums de famille, pour les générations futures? Ou même de simplement les conserver pour l'année prochaine?

Ce n'est pas seulement une question personnelle. Des Ontariens et Ontariennes de tous les milieux utilisent les outils numériques pour capter, préserver et révéler au monde nos cultures immatérielles collectives, dont font partie nos spécialités culinaires, nos danses et nos traditions orales. Des groupes communautaires sur Facebook, des blogueurs et des abonnés d'Instagram et de YouTube consignent et partagent des récits qui forgent l'identité. Ainsi, des « Instagrammeurs » s'intéressant à l'agriculture documentent l'exceptionnelle production agricole de la province ainsi que la culture gastronomique ontarienne. Garnement inc. est une troupe de jeunes comédiens franco-ontariens établie à Ottawa qui traite l'actualité avec humour et s'intéresse à la culture sur une chaîne YouTube. Les liens entre la culture participative et les médias sociaux sont forts. Cet été seulement, le festival Caribana de Toronto s'est vu attribuer un nouveau nom et une nouvelle image de marque, devenant le « Peeks Toronto Caribbean Festival » du fait que son nouveau commanditaire est Peeks, une application mobile de diffusion en direct. On peut s'imaginer sans difficulté les possibilités apportées par la diffusion en direct, en kaléidoscope, d'un événement aussi spectaculaire par des citoyens. Les spécialités culinaires, les festivals et les traditions orales sont de merveilleux sujets pour les outils participatifs et numériques propices au partage.

Il n'est pas seulement question d'artefacts personnels sous forme de photos, de vidéos et de pièces musicales. Nos créations collectives, culturelles et professionnelles, sont de plus en plus numériques, et les projets eux-mêmes deviennent « immatériels ». Il arrive souvent que ces projets ne se manifestent aucunement sur le plan matériel. Je réalise des documentaires contemporains à partir du Web depuis plus de 15 ans, comme tant d'autres artistes travaillant avec des outils

À gauche : Summer Leigh est une artiste établie à Toronto. Dans sa série de photos « The Past is Never Far » (Le passé n'est jamais loin), elle explore les mutations extraordinaires de Toronto depuis sa fondation. L'exposition montre la ville sous un angle inédit, combinant anciennes et nouvelles technologies pour entrecroiser le passé et le présent. Plusieurs sites à Toronto et dans ses environs, notamment le centre d'interprétation du parlement, de la Fiducie, ont présenté cette série.

numériques à la fine pointe pour la conception de jeux vidéo, d'applications, de projets interactifs et immersifs, et, maintenant, d'installations en réalité virtuelle. En fait, c'est aux Ontariens que revient la production de l'un des premiers jeux vidéo à connaître un grand succès, en 1983 : Boulderdash. Partout dans la province, nous voyons la réalité augmentée et virtuelle se concrétiser dans les musées et galeries. À London, le Musée d'archéologie de l'Ontario propose une exposition en réalité virtuelle d'une longue maison iroquoise. À Ottawa, le Musée des sciences et de la technologie fait l'objet de travaux de rénovation majeurs, qui comprennent une arcade en réalité virtuelle pour présenter les archives entières. Quand l'espace physique est limité, la réalité virtuelle arrive à la rescousse pour élargir l'accès.

Ces 15 dernières années, d'immenses efforts ont été déployés pour numériser les archives ainsi que les collections culturelles de musées et de bibliothèques. Nous souhaitons, par la numérisation, à la fois préserver et conserver des œuvres. L'objectif est aussi de rendre des œuvres plus accessibles à davantage de personnes, souvent en ligne. D'importants projets nationaux, partout dans le monde, ont vu le jour dans cette optique. Le Canada contribue aussi à ces efforts. Au départ, la numérisation était vue comme une solution au problème que pose la consignation d'archives. Cependant, à mesure que la technologie vieillit et devient désuète, nous nous rendons compte que les objets numérisés sont parfois plus fragiles que ceux d'origine, surtout avec l'obsolescence des logiciels et du matériel informatique. Par exemple, mes premiers documentaires numériques, qui datent d'il y a moins de 15 ans, ont été conçus et présentés dans un programme connu sous le nom de « Adobe Flash », qui, à l'époque, était offert sur près de 95 p. 100 des navigateurs. C'était alors l'un des lecteurs vidéo et multimédia les plus accessibles. Aujourd'hui, le lecteur Flash est pratiquement disparu de la carte. Par ailleurs, lorsqu'elles sont bien préservées, les copies de films peuvent durer plus de 100 ans. Les œuvres numériques connaîtront-elles un sort similaire à celui des films silencieux? (Les films silencieux étaient faits sur du film nitrate inflammable et très fragile, et on estime que 90 p. 100 d'entre eux seraient aujourd'hui perdus.) L'UNESCO ne considère les images animées comme des éléments du patrimoine mondial que depuis 1980, et il a fallu attendre 2001 pour que le « patrimoine numérique » soit reconnu. Nous perdons des pans de culture numérique plus rapidement que nous en créons. Si certains objets numériques sont censés être éphémères, comme ceux sur Snapchat, il nous faut réfléchir plus en profondeur à la façon de les transmettre aux générations futures.

Le virage numérique nous offre toutes sortes de manières nouvelles d'enrichir, de documenter et de partager notre culture, mais il pose aussi des défis sur le plan de la préservation d'artefacts immatériels. Il nous faut investir dans la planification stratégique et passer à l'action pour sauver le patrimoine numérique et immatériel, à tous les ordres de gouvernement.

Entre-temps, n'oubliez pas d'imprimer et de stocker quelque part vos photos!

Katerina Cizek est une documentariste lauréate d'un Emmy dont l'œuvre est presque entièrement réalisée pour et avec de nouvelles technologies numériques, y compris le Web. Établie à Toronto, elle est à la tête d'une nouvelle initiative à l'Open Documentary Lab du MIT, appelée « Co-Creation Studio » (atelier de co-conception).

Photo : Joseph Byron (1847-1923) / Museum of the City of New York. 93.1.4.14,

Photo : Byron Company (New York, N.Y.) / Museum of the City of New York. 93.1.4.18

Photo : Michael Pereira, Canadian Lesbian and Gay Archives

Photo : Lucie Handley-Girard, Canadian Lesbian and Gay Archives

Pour un patrimoine vivant

Par Michael Pereira

Depuis 1973, à Toronto, le CLGA (Canadian Lesbian and Gay Archives) est voué à l'acquisition, à la conservation et à la diffusion du patrimoine documentaire sur la vie des communautés LGBTQ2+ au Canada.

Nous sommes le plus vaste service indépendant d'archives LGBTQ2+ au monde. Cette indépendance laisse une latitude suffisante aux personnes LGBQ2+ pour déterminer comment notre patrimoine culturel sera conservé et transmis aux générations futures.

Le patrimoine culturel est souvent intangible – un ensemble de coutumes et de moments éphémères difficiles à appréhender. Il semble que les récits et les faits qui ont marqué le patrimoine des LGBTQ2+ n'aient longtemps pas été recueillis par les services d'archives institutionnelles. Le CLGA collabore avec des membres du monde universitaire et de la communauté pour les récupérer.

Pour y parvenir, nous contribuons au Family Camera Network; ce dernier explore la signification des photos de famille des points de vue des personnes queer et trans, en recueillant des histoires fondées sur des interviews enregistrées qui seront ensuite à la disposition des chercheurs et du public. L'histoire orale des personnes LGBTQ2+ du Canada est plus accessible que jamais grâce au travail du LGBTQ Oral History Digital Collaboratory, au sein du CLGA. Ce « collaboratoire » coordonne les efforts de plusieurs collectifs – le Foolscap Project, Lesbians Making History (LMH) et « Not a Place on a Map », le projet évolutif de récits recueillis dans la foulée du festival Desh Pardesh.

Vu le caractère essentiellement immatériel de notre passé, le CLGA conserve d'importantes collections de nature non archivistique – boutons, affiches, t-shirts, zines et bannières –, en plus de nos fonds d'archives qui comprennent des documents, des photographies, des films, des enregistrements sonores, des quotidiens et des coupures de presse. Ces artefacts jettent un peu de lumière sur la lutte que les personnes LGBTQ2+ ont menée pour l'expression de leur genre et de leur sexualité dans un contexte où la violence, la discrimination et l'oppression ont marqué leurs histoires et leurs vies. Sans ces artefacts, la résistance, l'activisme et la mise à l'honneur des droits et des traditions culturelles, dont nombre de personnes LGBTQ2+ bénéficient de nos jours, seraient balayés à jamais.

Grâce à notre salle d'exposition, notre salle de réunion et notre vaste communauté de bénévoles, le CLGA encourage la conservation et la transmission de l'histoire culturelle. En accueillant des événements, comme des expositions d'art, des lancements de livres et des projections de films, nous invitons les personnes LGBTQ2+ à se raconter et à livrer des récits qui toucheront la communauté LGBTQ2+ pour les générations à venir.

Michael Pereira est stagiaire au Canadian Lesbian and Gay Archives.

Un savoir traditionnel

« Quand nous bougeons les pieds en suivant ce rythme, nous sommes en harmonie, au sens propre comme au sens figuré, avec les battements de cœur de la terre. »

©2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

L'écho de l'argile – créativité et patrimoine vivant

Par Rick Hill

Il y a quelques décennies, j'ai été témoin d'un débat amical entre un historien blanc et un ethnologue autochtone. L'historien réputé, qui avait des airs du général américain George Armstrong Custer, discourait sur l'importance de la rigueur dans les études, l'éthique professionnelle et la nécessité de considérer à la fois les points de vue émique (de l'intérieur) et étique (de l'extérieur) dans les écrits sur l'histoire autochtone. Se montrant un peu impatient, l'érudit autochtone somma l'historien de sortir des bibliothèques pour entrer dans les communautés où s'épanouissait véritablement la culture. L'homme ressemblant à Custer se raidit, redressa la tête et lança : « Vous saurez que la bibliothèque est ma culture. »

Des cris d'approbation fusèrent du public et certains rirent de cette polarité ironique concernant le savoir que leur débat mit en lumière. Tout semblait trop parfait. Des Caucasiens ont leurs bibliothèques, leurs galeries d'art, leurs musées et leurs universités, qui conservent un savoir collectif. Les peuples autochtones ont leurs récits oraux, leurs pratiques coutumières, leurs systèmes de croyances et leurs arts traditionnels, et font de leurs souvenirs personnels les gardiens du savoir de leurs sociétés. Jamais les deux univers ne se rejoindront.

Nous avons tendance à voir l'art comme une manifestation tangible de la culture. Les sociétés conçoivent des œuvres pour fournir des preuves de leur identité collective ou de réactions individuelles à la collectivité. Nous sommes portés à associer ces créations à la culture matérielle afin de les distinguer des beaux-arts. Il nous arrive aussi de penser que la philosophie, la rhétorique et la science sont des aspects intangibles d'une culture. C'est ce que nous désignons par le concept de propriété intellectuelle ou culturelle. Les deux formes d'expression culturelle sont importantes pour façonner nos visions du monde, nos identités et, peut-être, nos destinées.

Pot en argile oneida, orné de figures distinctives à chaque angle supérieur

Lorsque des Mohawks se saluent une première fois, ce qu'ils se disent pourrait à peu près se traduire en ces mots : « De quel type d'argile proviens-tu? » Cette formule s'apparente à une autre : « D'où venez-vous? ». Toutefois, comme le récit de la création mohawk raconte que les premiers humains ont été conçus dans l'argile de la terre, cette salutation a un sens plus profond. Elle est une façon de reconnaître le récit de la création.

Parmi les réponses possibles figure celle-ci : « Je suis des loups d'argile de la vallée des Mohawks. » Cela signifierait une appartenance au clan du loup, et non à ceux de l'ours ou de la tortue, au sein de la nation mohawk. On peut aussi en déduire que les Mohawks d'aujourd'hui sont génétiquement liés à l'argile à partir duquel leurs ancêtres ont pris leur essor – la vallée des Mohawks près d'Albany, New York. De plus, cela signifie que, comme les ancêtres mohawks sont enterrés dans les bras aimants de la Terre mère depuis des siècles, l'argile est véritablement constituée des restes recyclés de tous ceux qui ont vécu ici avant. La chair humaine se désintègre pour se réintégrer à l'argile. Toute vie devient une source d'énergie pour l'esprit de la terre.

Aussi, lorsque les artisans mohawks prennent une motte d'argile dans le sol et la façonnent pour en faire une éventuelle marmite, ils tiennent entre leurs mains de la terre « vivante ». Cette terre est malléable. Elle se transforme au contact de la main de l'artisan, en douceur. Un pot en céramique devient donc un proche lointain, qui reprend vie dans un objet utile. Cette notion diffère d'une autre, visant à expliquer comment le savoir ancestral est source de vitalité. La chair devient terre. La terre produit l'argile. L'argile prend la forme d'un récipient. Le récipient sert à la préparation d'aliments. Les aliments nourrissent les humains, de même que les minéraux présents dans l'argile servant à cuire les aliments. Et non, ce n'est pas du cannibalisme, si vous commenciez à le penser! Voyez plutôt cela comme un processus de recyclage de l'énergie provenant d'ancêtres.

Ce qui distingue les êtres humains des pots en terre, c'est l'énergie vitale qui nous a été insufflée par le Créateur. C'est ce qui anime nos corps. C'est aussi ce qui nous permet de penser, de ressentir et de concevoir, et de voir les aspects cachés de la genèse.

Il ne faut pas en conclure que le pot en céramique est « mort ». Loin de là. Il a sa propre force vitale – un esprit vivant qui peut communiquer avec ceux qui sont prêts à le recevoir. Il ne peut pas se recréer ou modifier sa forme, mais il parvient à stimuler l'esprit humain afin que cela se produise. L'art ancien inspire des formes nouvelles. Le pot en argile existe en soi. Il concrétise sa destinée avec l'aide des mains de son artisan. Il est le fruit de la collaboration entre l'humain et la terre.

Les traditions orales des Haudenosaunee font mention d'un moment important lors de la création du monde. Une femme enceinte est tombée du ciel et a été placée sur le dos d'une tortue géante. Un minuscule rat musqué a plongé au fond de l'océan pour en retirer un petit tas de boue. La magie a opéré dès que cette boue a été déposée sur le dos de la tortue. La boue s'est mise à bouger.

La Femme du Ciel s'est mise à danser en cercle, en sens inverse des aiguilles d'une montre, aplatissant et élargissant l'argile sous ses pieds pour façonner ce que nous appelons l'île de la Grande Tortue, qui deviendra plus tard la Terre mère à l'origine des êtres humains et de tous les végétaux, oiseaux, animaux, arbres et plantes médicinales.

Quand nous pratiquons des danses cérémonielles de nos jours, nous suivons la direction prise par la Femme du Ciel lors de son premier voyage sur l'île de la Tortue. Pour rendre grâce, nous donnons vie au récit de la création par nos danses, les plus sacrées d'entre elles au rythme d'un hochet fait dans la carcasse d'une chélydre serpentine, elle-même symbole de la terre.

Quand nous bougeons les pieds en suivant ce rythme, nous sommes en harmonie, au sens propre comme au sens figuré, avec les battements de cœur de la terre. Il est difficile de décrire ce qu'on ressent au milieu de danseurs, avec des chanteurs au centre, dans une ronde ou deux de femmes avançant dans la direction empruntée par la Femme du Ciel vers l'île de la Tortue, qu'entourent des hommes et où vont librement les enfants. Tous se rejoignent dans leur cœur et leur esprit, exprimant toute leur reconnaissance sous la forme d'une grande danse. Passe alors le courant avec les ancêtres, qui ont déjà exécuté la même danse, et avec d'innombrables générations de chanteurs, qui ont entonné les mêmes paroles, et monte alors le sentiment d'attachement aux éléments qui font de la création un lieu sacré. Tout semble là, présent, dans ces danses. Il s'en dégage quelque chose que ni la peinture, ni la sculpture, ni l'image vidéo, ni l'écriture ne parviennent à capter fidèlement.

Coiffure « gustoweh » sénéca des années 1870, portée par Solomon O'Bail.

Il faut y être et y prendre part pour comprendre ce que c'est. Il nous est demandé de revêtir nos plus beaux vêtements pour danser. Quel spectacle saisissant de voir les femmes littéralement enveloppées dans leur culture! Certaines ajoutent des motifs perlés symboliques de la création sur leurs jupes. C'est la jonction entre les cultures verbale et visuelle. Les délicats motifs perlés évoquent un cosmogramme (mandala) – une représentation graphique de notre univers. À la vue de ces symboles, la compréhension de l'être se réaffirme.

Certaines broderies perlées sont réalisées avec une plus grande expertise ou arborent des motifs plus complexes. D'autres se distinguent par leurs couleurs harmonieuses. Il n'y en a jamais deux pareilles. Pourtant, elles tissent ensemble une immense trame narrative. Au moment de la danse, les différences de perlage n'ont aucune importance. Ce qui compte, c'est le spectacle donné alors que sont exécutées les danses circulaires. Les parures perlées semblent avoir été conçues pour ce moment précis, qui se vit durant les chants. Elles reprendront lentement leur forme plus statique à mesure que la cérémonie cessera. Un peu comme les cycles annuels de la nature...

Les plumes sur la coiffure masculine appelée « gustoweh » offrent un tableau similaire. Les plumes de dinde, de faucon et d'aigle, et leurs motifs, s'entremêlent d'une façon particulière lorsque les hommes dansent. Les grandes plumes d'aigle dominent et virevoltent comme des oiseaux en tournoiement. Tandis que les danseurs ondulent des épaules et secouent la tête, les plumes paraissent entraînées dans une danse.

Pendant un bref moment, tout semble parfait. Personne ne veut interrompre la danse, dont la vibration anime les cœurs et unit les esprits. C'est dans ces instants fugaces que chacun et chacune comprennent ce que signifie être « Haudenosaunee ».

Nous monterons ensuite dans nos voitures pour retourner dans nos maisons unifamiliales. Nous retournerons au travail, à notre quotidien civilisé, sur les bancs de l'école ou dans les manifestations de la rue. Mais nous porterons en nous le souvenir de ce moment. Nous porterons en nous la mémoire des ancêtres. Nous porterons en nous la pensée de notre Mère, la terre. Les souvenirs de perles et de plumes nous habiteront, et ils nous porteront à leur tour dans les méandres d'un mode de vie non autochtone. Nous sommes reconnaissants pour ces moments de clarté.

Rick Hill, un Tuscarora du clan du castor, est artiste, écrivain et conservateur. Il est le concepteur de la Bundled Arrows Intiative, mise en œuvre sur le territoire des Six Nations de la rivière Grand.

Photo gracieusement fournie par Rick Hill

Creation Twins, une aquarelle de l’auteur, illustre le concept haudenosaunee de la création.

Retour à la ferme

Par Grayden Laing

Repas à la ferme Orchard Hill
Photo : Grayden Laing

Mes parents (Ken et Martha Laing) ont décidé de se passer des énergies fossiles en guise de protestation contre la première guerre du Golfe – guidés par leur anticonsumérisme et leur pacifisme, mais aussi par leur amour des chevaux.

Pendant mon enfance à la ferme, nous utilisions un véhicule hippomobile pour nous déplacer et nous nous servions surtout des chevaux pour les travaux de la ferme. J'aime toujours divertir les gens en leur racontant ce que c'était que de vivre sur une ferme, avec des chevaux de trait, que ce soit pour conter des histoires d'étalons ou pour parler des fois où je me suis présenté au service au volant d'un Tim Hortons dans une calèche.

Les histoires que je raconte trouvent un écho dans mon travail d'artiste : j'utilise souvent des photographies de la ferme pour m'en inspirer et comme modèles pour mes tableaux, car un tableau reflète mieux les sensations de la ferme que ne le ferait une photographie.

Notre famille est profondément enracinée dans cette terre, et ce, depuis longtemps : ma sœur et moi formons la septième génération et ses deux enfants, la huitième. Le terrain a été déboisé en 1821 par Daniel et James Haight (notre arrière-arrière-arrière-grand-père). Ma sœur est récemment revenue au bercail après avoir passé 12 ans à Portland, en Oregon, où elle a été chef de cuisine. Cette année, elle a pris la direction du secteur des légumes biologiques de nos parents et explore tranquillement l'idée d'exploiter ses talents de cuisinière au profit de l'entreprise. Elle a récemment organisé son premier dîner à la ferme pour poursuivre la tradition des repas servis sur une seule longue table dans le champ pendant les récoltes. Cette coutume était nécessaire lorsque des fermes voisines s'entraidaient pour la récolte abondante à l'automne et qu'une bonne vingtaine de personnes avaient besoin de se sustenter. Notre grand-mère possède encore une nappe de 14 pieds qui recouvrait la table de nos ancêtres lors des récoltes.

Bien que ma carrière soit maintenant axée sur les arts visuels, après avoir vécu de nombreuses années à Guelph puis à Toronto, j'ai choisi de revenir m'installer dans la région de St. Thomas. Je ne participe pas aux activités de la ferme, mais je vais y

Vegetable Medley (Légumes variés), par Grayden Laing, huile sur panneau

faire un tour au moins une fois par semaine, et une grande partie de mon travail s'inspire directement de la culture rurale dans laquelle j'ai grandi ou l'évoque concrètement. Certaines des vidéos que j'ai filmées à mon retour mettent en avant l'ingéniosité de mon père pour la conception et la construction d'appareils agricoles tirés par des chevaux, qu'ils aient été construits à partir de rien ou qu'il s'agisse de versions ingénieusement modifiées des machines modernes.

Je me considère incroyablement chanceux d'avoir pu grandir dans un lieu aussi spécial et j'espère que ma sœur et Aaron pourront conserver cette tradition ainsi que le milieu bâti par mes parents. Ellen et moi tentons de faire vivre l'expérience de la ferme au plus grand nombre. Lors du dîner fermier, ma sœur avait cuisiné une panna cotta au foin et au miel qui avait l'odeur enivrante du foin fraîchement coupé au champ; elle avait fait macérer du trèfle, de la luzerne et de la matricaire odorante dans du lait pour concocter un dessert évoquant la période des foins à la ferme.

La ferme de ma famille est pour moi un lieu de ressourcement en tant qu'artiste. J'en tire ma force et mon inspiration (ainsi que ce qui me nourrit). J'espère que mon art et mes photographies inciteront davantage de personnes à découvrir l'agriculture ou à soutenir les agriculteurs et à rechercher leur compagnie.

Grayden Laing est un réalisateur et artiste vivant à St. Thomas.

Iris (Iris), par Grayden Laing, huile sur panneau

Horse Logging (Chevaux de trait), par Grayden Laing, huile sur toile

Carrots (Carottes), par Grayden Laing, huile sur panneau

L'expédition en canoë de la Métis Nation of Ontario est un modèle interdisciplinaire d'apprentissage par l'expérience. Les étudiants qui en relèvent le défi sont récompensés alors qu'ils acquièrent des compétences, des connaissances et des capacités importantes et transférables. Huit jeunes Métis de huit communautés des quatre coins de la province y ont pris part. Le projet a sensibilisé la population à la culture et aux traditions métisses. Après trois semaines de formation axée sur le patrimoine culturel et d'entraînement à l'expédition en canoë, les voyageurs ont mis leur embarcation à l'eau le 26 mai 2014, à partir d'Ottawa. Leur trajet de 2 000 kilomètres les a fait pagayer à travers 23 communautés jusqu'à leur destination, Thunder Bay, atteinte le 22 août. Ces huit jeunes ont partagé leur culture sous la forme de costumes, de contes, de jeux, de musique et de danses métis traditionnels. En 2015, l'expédition en canoë a obtenu le Prix du lieutenant-gouverneur pour les réalisations des jeunes en matière de conservation du patrimoine ontarien.
Photo gracieusement fournie par la Métis Nation of Ontario

Salle de théâtre Winter Garden. Photo : Josh McSweeney

Protégeons et conservons ensemble des endroits qui nous sont chers.

Grâce à votre aide, la Fiducie continue de préserver le patrimoine ontarien. Soulignez son 50e anniversaire en donnant dès aujourd'hui.

heritagetrust.on.ca/dons

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE
50e ANNIVERSAIRE

#MonOntario c'est...

le Jour de l'émancipation...
ENFIN LA LIBERTÉ!

des fruits frais, une ville champêtre, des champs cultivés, des couchers de soleil, des lacs, les joies du camping, la vie de famille

LA MAISON

mon chez-moi sur les terres autochtones

le hockey

un merci à l'Île-de-la-Tortue, terre d'origine des Mississaugas de New Credit, pour tant de force, de résilience et de savoir!

là où toutes et tous sont accueillis et aidés

grand et beau

l'amitié

la fierté et le bonheur

la diversité

chez moi, ma communauté

la splendeur naturelle!

Des histoires vraies d'Ontariens et d'Ontariennes. Découvrez-en plus et racontez votre histoire au **heritagetrust.on.ca/monontario**

fiduciedupatrimoineontarien
patrimoineON
ONheritage

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

ONTARIO 150